

Sommaire

010 - Editorial

100 - **Vie spirituelle**

- 120** – Construire des relations affectueuses
Père Grégory Gay, Supérieur général
- 130** – Lettre du 1^{er} janvier 2007
Mère Evelyne Franc, Supérieure générale
- 140** – Piste pour la reprise
Père Javier Alvarez, Directeur général
- 150** – « *La charité de Jésus crucifié presse* » Marie de devenir Mère de l’Eglise,
Servante de tous les hommes
Sœur Anne Prévost, Fille de la Charité

200 – **Défis actuel**

- 200** - Introduction
- 210** - L’hospitalité
Père Richard McCullen, cm

300 - **Actualité des Provinces**

310 - *Nominations*

- 310** – Visitatrices et Directeurs Provinciaux.

320 - *Visite des Supérieurs*

- 320** – Mère Evelyne Franc et Sœur Blanca Libia Tamayo, Conseillère générale : Visite de la
Province du Venezuela
Sœur Bérénice Jimenez, correspondante des Echos

330 – *Témoignage des Sœurs*

- 331** – Province de Sienne : 150 ans de présence des Filles de la Charité
Sœur Patricia Bin, Fille de la Charité
- 332** – Province d’Afrique Centrale : Visite de Sœur Juana Elizondo
Sœurs Christine Ndayisenga et Scholastique Mujawamariya, Filles de
la Charité
- 333** – Province de Chelmno : Sœur Barbara Samulowska
Sœur Hanna Cybula, Visitatrice de Chelmno

350 – *Nouvelles brèves*

- Obtention pour la Compagnie du Statut consultatif auprès du Conseil économique et social de l'ONU.
- 25 ans de vocation (Province d'Afrique Centrale)
- Une lumière dans la nuit (Province de Naples)

400 - Histoire de la Compagnie

401 – Introduction

Sœur Claire Herrmann, Service des Archives

410- Sources et Actualités

410 – L'office de la Cuisinière, vu par sainte Louise

Sœur Aline Grodziski, Service des Archives

420- Spécial centenaire de la naissance de Mère Guillemain

420 – Mère Suzanne Guillemain, Fille de Dieu, Fille de l'Eglise, Supérieure générale

Introduction : Suzanne Guillemain en famille

I - Suzanne Guillemain, Fille de la Charité

Sœur Claire Herrmann, Service des Archives

EDITORIAL 2007

Avec l'Eglise, le 1^{er} janvier de chaque nouvelle année, nous célébrons Marie, Mère de Dieu. Au cours des siècles, catholiques et orthodoxes ont ajouté à sa couronne de gloire les pierres les plus précieuses : Immaculée Conception, Vierge toute pure, Notre-Dame de l'Assomption, etc. Mais, le plus beau diamant de sa couronne, le titre le plus précieux, celui dont tous les autres sont issus est, sans aucun doute, celui décerné par le Concile d'Ephèse le 22 juin 431 : Théotokos, Mère de Dieu. Par son oui, la Vierge Marie est mère de son Sauveur : elle a accueilli la Parole de Dieu : le Verbe en elle s'est fait chair.

Parfaitement Mère de Dieu par la fidélité continuelle à sa vocation, elle est aussi la Mère des hommes et s'intéresse à l'histoire de chacun de ses enfants.

Unique Mère de la Compagnie, elle accompagne la vocation de chaque Sœur et son service auprès des pauvres de ce monde.

Chacun des jours de cette année 2007, Marie sera présente à la Compagnie et répandra sur nous, Filles de la Charité, les rayons lumineux de la grâce de Dieu :

- Année de grâce parce que Marie nous obtiendra la lumière de l'Esprit-Saint pour la Compagnie qui va s'engager prochainement dans une réflexion au cours des Assemblées domestiques, avec l'aide des enseignements du Père Alvarez que nous trouverons dans les prochains numéros.

- Année de grâce qui verra la béatification de Sœur Lindalva Justo de Oliveira, Fille de la Charité brésilienne : la violence de sa mort rend parlant le message de sa vie simple. Nous nous souviendrons aussi de la vie exemplaire de Mère Suzanne Guillemain en cette année du centenaire de sa naissance.

- Année de grâce parce que les pauvres continueront de nous évangéliser : ils nous feront chanter les merveilles que Dieu réalise dans leurs vies et dans la nôtre. Dans la prière, nous demanderons à Marie que des jeunes répondent généreusement à l'appel du Christ, Serviteur des pauvres. Avec elles, nous nous engagerons à faire reculer la misère, l'exclusion, la souffrance.

Donc, tout commence encore une fois. « *La charité du Christ crucifié nous presse* » comme le rappelle Sœur Evelyne dans la méditation de sa Lettre du 1^{er} janvier 2007.

CONSTRUIRE DES RELATIONS AFFECTUEUSES

Nous recourons à ta protection, oh Sainte Mère de Dieu. Ne dédaignez pas nos humbles pétitions, mais délivre nous de tout danger oh Glorieuse Vierge Marie.

L'Église célèbre aujourd'hui la solennité de Marie, Mère de Dieu, et c'est dans le contexte de cette fête que je voudrais, mes Sœurs, ce matin, vous partager mes réflexions

En navigant sur internet ces derniers jours, j'ai été frappé par un article. Il s'agissait d'une femme qui avait accroché une couronne à sa porte en signe de protestation contre la guerre en Iraq. Interrogée par les autorités locales sur le sens de cette couronne, la femme a simplement répondu que c'était la manifestation extérieure de son désir « intérieur » de paix dans le Monde. Les voisins, murmuraient que c'était un signe satanique et que c'était antipatriotique de l'accrocher à sa porte. Elle a du payer une amende assez importante pour chaque jour que cette couronne était resté accrochée à sa porte.

Nous vivons dans un monde étrange, mes Sœurs, dans lequel les expressions et signes de paix sont considérées comme étant des symboles sataniques, où des personnes sont pénalisées lorsqu'elles entreprennent des actions qui ont pour but de promouvoir la paix, lorsqu'elles élèvent la voix contre la guerre. C'est un monde vraiment étrange (bizarre). Depuis le début de la guerre en Iraq, on assiste à une escalade de violence et de morts qui s'est empire. Durant les derniers mois de l'année 2006. Nous, comme tout le monde avons été témoins de la destruction totale causée par les bombardements du Liban par Israël, alors que les puissances du monde semblaient être dans l'incapacité de mettre un terme à ce combat insensé (stupide).

Nous vivons dans un monde où la mort tragique continue de trouver ses victimes parmi les pauvres, un monde où pour seule l'année écoulée 25 millions de personnes sont mortes du SIDA. Nous vivons dans un monde où des gens attendent le moment le plus propice pour sauter sur tout ce qui est dit afin de le critiquer et y trouver la faute, de semer la zizanie la division comme ce fut le cas (récemment) pour le Pape Benoit XVI quand il a prononcé son exposé lors de sa visite en Allemagne.

J'ai eu récemment la possibilité de visiter la république de Cuba. C'était incroyable! Il semble que tout le système de gouvernement et son idéologie ont été construit systématiquement sur le mensonge, créant une fausse réalité, une situation dans laquelle où le peuple cubain lui-même ne bénéficie d'aucun droit. Seule la vérité et rien que la vérité pourra ouvrir un chemin de liberté dans ce pays. La question est de savoir qui a la vérité ? Il s'agit d'une question très difficile à discerner.

C'est le monde dans lequel nous vivons. Nous sommes une partie de ce monde. C'est ce monde qui exerce sur nous son influence. Un monde qui nous provoque à la parole. Dans ce monde, nous ne sommes pas uniquement appelés à dire une parole qui soit simple et vraie, mais aussi invités à construire un monde fondé sur des relations (affectueuses) empreintes d'affection

Au commencement de cette année nouvelle, nous pouvons faire nôtres ces mots de Teilhard de Chardin.:

Attentes-une attente active, anxieuse, collective de la fin du monde, c'est cela peut-être la fonction chrétienne la plus haute et la (caractéristique) marque la plus distinctive de notre religion. Le Messie qui est apparu pour un temps au milieu de nous qui s'est laissé voir et toucher seulement l'espace d'un moment s'est éclipé encore, plus lumineux et ineffable que jamais dans les profondeurs de la future. Il est venu. Mais nous devons l'attendre encore et plus que jamais. Le Seigneur viendra sans tarder seulement si nous l'attendons ardemment. C'est une accumulation de désirs qui devra hâter et faire éclater sa parousie.

De Chardin, le philosophe nous donne de façon poétique sa définition de l'espérance. Face à ce monde dans lequel nous vivons, en union avec nos frères et sœurs, les pauvres grâce à l'inspiration de

Marie, nous sommes appelées à maintenir vivante l'espérance, l'espérance que la vie vaut la peine d'être vécue et qu'il y a un avenir possible. Nous sommes appelées à garder vivante l'espérance que notre mission et service continuent d'être des instruments authentiques de salut au sein de l'Église et pour le monde, plus particulièrement les pauvres et ceux qui souffrent.

Marie, la mère de Dieu la Théokos (celle qui porte Dieu) qui reste en relation permanente et spéciale avec celui qu'elle a porté dans son corps, est comprise comme l'accomplissement humainement parlant de l'espérance que nous plaçons dans le Christ. Marie nous offre la possibilité inouïe de témoigner de la vérité au sujet du sens de (l'être) l'humain dans le monde d'aujourd'hui. Marie est ce modèle à travers laquelle il est démontré clairement que l'humanité participe à l'œuvre de création. Marie ne doit pas être considérée uniquement comme un merveilleux exemple du passé, mais comme étant ici, parmi nous, présence vivante. Chantons-nous le Magnificat parce que Marie l'a chanté un jour? Ou le chantons-nous avec elle ici et maintenant? Comme Marie nous ne glorifions pas uniquement le Seigneur de nos lèvres mais nous sommes appelées à nous engager par toute notre vie au service de la justice de Dieu.¹ Marie, en tant que témoin vivant de la grâce de Dieu et de notre espérance dans le Christ, peut nous aider à construire un monde de relations affectueuses. Elle est celle qui dans le silence et le recueillement, veille sur les événements et porte dans la foi la souffrance? Luc 3.25.² Elle parle, au nom de Joseph, dans l'épisode du temple et malgré le reproche fait à son incompréhension initiale, elle grandit dans la connaissance. (Compréhension).³

L'espérance est maintenue et la vie aura un sens si et si seulement à la base nous nous efforçons continuellement de soigner nos relations d'une manière affectueuse. En tant que Filles de la Charité, vos lignes d'Action inter assemblée 2003-2006 vous y invitent de multiples façons. Afin de revitaliser vos relations, vous êtes appelées à aller au-delà du chemin parcouru, de donner un nouvel élan à votre vie spirituelle en étant davantage attentive à l'Esprit qui est à l'œuvre dans la vie des peuples et dans les événements du monde. Et pour ce faire, vous êtes invitées à intensifier votre collaboration avec les laïcs, la Famille Vincentienne et d'autres groupes à travers des projets concrets et à long terme. Vous êtes encouragés à créer des communautés joyeuses où la diversité est acceptée comme un enrichissement et qui donne lieu à la participation, la coresponsabilité et la subsidiarité à tous les niveaux de la vie communautaire.⁴

Construire des relations au sein de la communauté exige une vraie pratique de la simplicité de l'humilité et de la charité, exige que la parole soit vraiment importante, que le dialogue soit continu et que nous parlions des uns des autres avec prudence. Une façon pour ne pas manquer à la simplicité à l'humilité et à la charité. Serait de nous poser ces trois questions avant de parler d'une autre Sœur en communauté

1. Pourquoi est-il important pour moi de parler de cette Sœur avec quelqu'un d'autre?
2. Ce que je vais dire d'elle affirmera-t-il ou portera-t-il atteinte à sa dignité?
3. Est-ce que je serais contente d'entendre quelqu'un parler de moi de la même façon?

Construire un monde de relations affectueuses signifie qu'il faut commencer à la maison et construire une communauté locale faite de relations affectueuses.

Nous devons réfléchir souvent sur ce que nous disons aux autres. Soyons attentifs à ne pas nous défendre ou ce que nous disons, mais édifions plutôt les autres, aidons les à se construire et en se faisant nous rendons gloire à Dieu.

Pour ce qui concerne nos relations avec les pauvres, nous sommes appelées à développer continuellement l'art de les servir, un art qui est fondé sur l'amour. Et pour cela vous êtes invitées à intensifier votre proximité de vie et de cœur avec ceux qui sont pauvres.⁵ Peut-être en constatant le témoignage que nous donnons, certains peuvent rester perplexes et confondre nos actions avec des actions « du malin ». D'autres peuvent même nous pénaliser (faire payer une amende) pour nos efforts en vue de

¹ *Ibid.* 13.

² Luke 2:35.

³ Luke 2:48-51; see also, *Mary, Grace and Hope in Christ*, 21.

⁴ *Lines of Action*, pages 6-7, under relationship and mission.

⁵ *Ibid.*, page 7.

construire des relations affectueuses. Je prie et nourris l'espoir que ce témoignage se manifeste à travers un accueil joyeux des jeunes femmes qui désirent partager votre vie de service de communauté et de prière.

*Mes chères Soeurs, je continue de demander à Dieu pour vous ses bénédictions.*⁶

Au début de cette nouvelle année 2007, je fais mienne pour chacune de vous cette prière de Sainte Louise de Marillac au moment de sa mort.

G. Gregory Gay, C.M., Superior General

⁶ Testament of Saint Louise de Marillac.

MERE E. FRANC, SUPERIEURE GENERAL

À toutes les Filles de la Charité

Lettre du 1 janvier de 2007

Mes chères Sœurs,

Bonne et sainte année à chacune de vous et merci de toutes vos lettres et différents messages qui m'ont transmis vos souhaits de Noël et du jour de l'an tout en me décrivant en détail, parfois avec verve et, souvent, avec une légitime et humble fierté les services accomplis par votre communauté locale. La lecture de ces missives m'a touchée et m'a fait partager votre joie d'être à Dieu dans la Compagnie, votre amour pour nos frères et sœurs les plus démunis, votre peine de ne pouvoir entreprendre davantage avec eux et pour eux. J'y ai perçu aussi - et ceci venant de toutes les Provinces - votre révolte devant les injustices de notre société et un grand désir de proximité avec les pauvres pour vivre dans une communion de cœur avec eux, en rupture avec la dureté et l'artificialité ambiantes de notre monde.

Dans son message pour la célébration de la journée mondiale de la Paix, ce premier janvier 2007, Benoît XVI décrit ainsi la tâche confiée à chaque être humain : *« parvenir lui-même à une maturation dans sa capacité d'aimer et faire progresser le monde, en le renouvelant dans la justice et la paix »*. Notre don total à Dieu, notre vocation de Filles de la Charité nous conduisent plus avant encore dans cette même ligne : *« le service du Christ dans les pauvres est un acte de l'amour - amour affectif et effectif - qui commande toute leur vie et qui est l'expression par excellence de l'état de charité »* (C. 24 a). C'est également le plan de vie que nous propose la devise choisie par sainte Louise : *la Charité de Jésus crucifié nous presse*.

J'aimerais placer les vœux de cette année sous le signe de notre devise. Vous savez en effet que nous allons dès 2007 commencer le chemin qui nous mènera à l'Assemblée générale de 2009. Vous vivrez vos Assemblées domestiques en 2007 et pendant une partie de 2008, puis vos Assemblées provinciales en 2008. Et enfin la Compagnie célébrera son Assemblée générale en 2009. Il me paraît capital que toutes nous abordions ces Assemblées avec un esprit neuf, même s'il s'agit de notre huitième Assemblée domestique ! Je pense qu'une réflexion sur notre devise peut nous y préparer.

Sainte Louise a choisi un symbole qui contenait l'essentiel de son expérience de foi : un cœur entouré de flammes sur lequel se détache Jésus crucifié, le tout entouré de la devise :

La Charité de Jésus crucifié nous presse.

Dès 1643 ce sceau et cette devise accompagnèrent les lettres de sainte Louise. La Compagnie continue à utiliser le sceau et la devise depuis cette époque. Mais pour nous, que représentent-ils ? Un héritage du passé que nous respectons ou un riche symbole avec lequel nous nous sentons identifiées, qui nous lance au service de nos frères et sœurs démunis ? Que nous dit cette devise aujourd'hui ? Comment se décline-t-elle dans nos documents actuels ?

La Charité de Jésus crucifié... c'est le fondement de notre vocation, c'est nous savoir aimées par le Seigneur, appelées à témoigner avec nos Sœurs en communauté de ce même amour, et nous sentir envoyées pour que les pauvres puissent faire cette expérience.

La Charité de Jésus Crucifié

- *“les fait aimer Dieu de tout leur être,*
- *favorise et maintient la communion entre les Sœurs,*
- *les presse de servir les pauvres et d'aider toute personne à réaliser sa vocation d'enfant de Dieu, sans distinction de race, de culture de condition sociale ou de religion »* (C. 18 c).

La Charité de Jésus crucifié est source et inspiration de notre vie de foi, de notre service et de notre vie fraternelle en commun. C'est un amour qui s'alimente et se fortifie dans « *l'Eucharistie, centre de notre vie et de notre mission, rencontre essentielle chaque jour avec le Christ et les frères, dans l'écoute de la Parole, dans la communauté réunie* » (Cf. C. 19 b, c, d).

La Charité de Jésus crucifié, c'est « *la passion pour Jésus Christ qui nous fait aller vers les Pauvres avec audace, compassion, créativité* » (Lignes d'Action); la Charité de Jésus crucifié nous engage à regarder la réalité et à l'accueillir comme le fit Jésus : « *A l'école du Fils de Dieu, les Filles de la Charité apprennent qu'il n'y a pas de misère qui leur soit étrangère* » (C. 11 a).

Elle nous incite à aborder nos réalités avec un regard neuf, aimant, rempli d'espérance « *Je vois avec les yeux du Christ et je peux donner à l'autre bien plus que les choses qui lui sont extérieurement nécessaires : je peux lui donner le regard d'amour dont il a besoin* » (Deus Caritas est, n° 18).

Cette année 2007, l'année des Assemblées domestiques est pour toute la Compagnie une grâce nouvelle, un appel du Seigneur à avancer dans la fidélité au charisme avec l'imagination de la charité, avec un nouveau style, une ardeur et une espérance fondées sur la fidélité de Dieu, sur la Charité de Jésus crucifié qui nous presse.

Je souhaite que ces Assemblées nous donnent l'occasion de penser ensemble à des gestes prophétiques simples. Ils montreront que notre cœur vit de l'amour du Christ, s'est laissé saisir par Lui, que notre vie est à Lui et pour Lui, est aux pauvres et pour les pauvres ; des gestes prophétiques qui manifesteront notre façon de vivre la mission, en proximité avec les pauvres, dans un accueil humble qui n'exclut personne, dans une gratuité silencieuse qui donne tout et ne désire rien en retour ; des gestes prophétiques qui parleront de Dieu et qui y mèneront, avec un style de vie simple et pauvre loin des séductions du confort et de ce que Benoît XVI appelait « *le risque de la médiocrité, de l'embourgeoisement et de la mentalité de consommation* » dans son adresse aux représentants de la vie consacrée en mai dernier à Rome.

Pour poser, oser de tels gestes prophétiques, pour accueillir ce souffle nouveau, nous avons besoin de vivre en communion avec Jésus, de façon que notre être et notre agir procèdent de Lui.

« *En l'oraison nous apprenons les volontés de Dieu, nous nous perfectionnons, nous prenons des forces pour résister aux tentations et nous nous affermissons en notre vocation; enfin c'est là que notre âme a le bonheur de parler cœur à cœur avec Dieu* » (Saint Vincent, 31 mai 1648. Coste IX, page 408).

Avec la force de l'Esprit, nous serons capables d'affronter les temps incléments de notre époque, le dégoût de la vie quotidienne, les dangereuses maladies du désenchantement et de l'individualisme. Avec l'élan de l'Esprit, notre cœur brûlera de plus en plus de l'amour de Jésus crucifié.

Permettez-moi de revenir sur l'année 2006 pour vous remercier de l'accueil que vous avez réservé aux Conseillères générales et à moi-même lors de nos visites à vos Provinces. Ce furent des occasions de louer le Seigneur de la Charité pour tant de témoignages de joie et de foi. Je veux aussi souligner d'autres pierres blanches qui ont marqué l'année 2006 : des rassemblements (Rencontre des Directeurs provinciaux récemment nommés, Rencontre Inter-Assemblées des Visitatrices), des événements missionnaires (les débuts en Tanzanie, des envois Ad Gentes), une communion de nous toutes à la souffrance des Sœurs et des pauvres qui sont affrontées à une violence de plus en plus banalisée (dans plusieurs pays d'Afrique, d'Amérique latine et des Caraïbes) ou qui ont été éprouvés par des catastrophes naturelles (en Indonésie, aux Philippines, au Vietnam, en Inde).

Je rends grâce également pour les célébrations marquant le bicentenaire de la naissance de sainte Catherine et le centenaire de Mère Guillemin. L'année 2007 nous promet la grande joie de la béatification de Sœur Lindalva Justo de Oliveira au Brésil.

En ce début d'année, je fais monter vers Marie une prière, lui demandant qu'elle nous accompagne, qu'elle nous dispose à vivre les Assemblées domestiques à l'écoute de l'Esprit qui nous invite à explorer des chemins neufs avec les bagages de l'humilité, de la simplicité et de la charité.

Je conclus en faisant mienne cette prière du Saint-Père Benoît XVI, dans son message pour la journée de la Paix de cette année: « *Puisse Marie nous montrer en son Fils le chemin de la Paix et illuminer nos yeux, pour qu'ils sachent reconnaître son visage dans le visage de toute personne humaine, cœur de la Paix* » !

Avec mon affectueux dévouement et l'assurance de ma prière,

Sœur Evelyne Franc
Fille de la Charité

PISTE POUR LA REPRISE MENSUELLE

Les mains de Dieu et les nôtres

*" Un lépreux vient trouver Jésus ... : « Si tu le veux, tu peux me purifier. »
Pris de pitié devant cet homme, Jésus étendit la main et le toucha" (Mc. 1, 40-41)*

Dieu n'est pas absent de la vie, même si souvent son silence nous déconcerte. Quelquefois cependant, nous sentons si fort sa présence que nous nous écrivons : " Dieu est passé par là, c'est l'œuvre de ses mains ! ...". Ça peut être sa main droite, qui nous offre directement sa grâce. Ça peut être sa main gauche, qui nous l'offre aussi mais d'une manière plus indirecte, plus inattendue. Quelquefois, c'est éprouvant. Si nous pensons à des exemples précis : est-ce que ce n'est pas la main de Dieu qui sauva Pierre de l'abîme des eaux et le fit remonter dans la barque en sûreté? (cf. Mt. 14, 24-33). La main de Dieu, ne renversa-t-elle pas Saul sur son chemin de perdition et ne le conduisit-elle pas à la foi? (cf. Ac. 9, 1-35). Est-ce que ce n'est pas la main de Dieu qui indiqua à Vincent de Paul le chemin des pauvres ? Est-ce que ce n'est pas la main de Dieu qui poussa Jean XXIII à ouvrir les portes et les fenêtres de l'Eglise?

LES MAINS DE DIEU

Pour nous approcher de Dieu, nous pouvons nous servir de l'imagination. L'Ecriture Sainte le fait assez souvent. C'est pour cela que nous y trouvons des images aussi nombreuses que variées. Parler des mains de Dieu, c'est parler surtout de son action créatrice et providentielle. "*De plus tous ces êtres, c'est ma main qui les a faits*" (Is. 66, 2), s'écria Dieu le septième jour de la création. Par rapport à l'être humain, Dieu se présente comme le potier qui crée l'homme à son image et a sa ressemblance : "*Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol*"(Gn. 2, 7). Si nous changeons de perspective, c'est une grande chance pour l'être humain de pouvoir se sentir au creux des mains de Dieu (cf. Jr. 18,6; Sg. 3,1). Bien sûr, pour cela il est indispensable que l'argile reconnaisse le potier, c'est-à-dire que chacun de nous s'en rende compte.

Saint Irénée de Lyon s'approche aussi de la Trinité à travers l'imagination. Pour lui, Dieu le Père a deux mains : Jésus-Christ et le Saint Esprit. Ce sont des mains qui libèrent, qui bénissent et qui sauvent. De la même manière que nous disons que Jésus-Christ est le visage de Dieu parce qu'Il se manifeste à travers Lui d'une façon magnifique, de la même manière nous pouvons dire que Jésus-Christ est la main de Dieu, parce que le Père agit à travers son Fils, en toute puissance. Dans l'Evangile, les mains de Jésus guérissent, distribuent, prient, bénissent... et tout cela au nom de Dieu le Père.

LES MAINS DES FILLES DE LA CHARITE

1. Elles doivent être unies. Charles Péguy a dit que "le chrétien c'est celui qui donne la main". Si quelques-unes restent en-dehors de la ronde, ces mains-là ne sont pas celles de Jésus-Christ. Elles ont une autre marque, elles répondent à d'autres mobiles, elles travaillent pour d'autres maîtres. En accord avec l'esprit vincentien, nous pouvons proposer cette définition, peu conventionnelle : " la Communauté, c'est l'art de se donner la main". Il y a diverses façons de donner la main, toutes sont belles, évangéliques, samaritaines. L'une d'entre elles, c'est de relever le frère qui est à terre. Quand on fait cela, alors on peut dire avec le psaume 112 : "*De la poussière il relève le faible...pour qu'il siège parmi les princes*". La main peut aller directement soutenir le frère qui est faible. "*Nous les forts, nous devons prendre sur nous la fragilité des faibles*" dit St. Paul (Rm. 15,1). Quelquefois, il suffit d'une présence qui accompagne, pour que personne ne se sente seul. "*Et si quelqu'un te réquisitionne pour faire mille pas, fais-en deux mille avec lui*" (Mt. 5, 41). C'est ainsi qu'il faut agir, généreusement. Les mains doivent aussi savoir recevoir parce que personne n'est si pauvre qu'il ne puisse donner quelque chose, ni si riche qu'il puisse se passer des autres. Le jeu du donner et du recevoir s'appelle partager et c'est ce qui se fait en communauté. "*Accueillez-vous donc les uns les autres comme le Christ vous a accueillis pour la gloire de Dieu*" dit St. Paul à ceux qui vivent en communauté (Rm. 15,7). Aucune de ces activités ne pourra se faire, personne ne pourra penser que les communautés se renouvelleront si, avant, "*nous ne recevons pas chaque Sœur comme un don de Dieu*" (Au puits de Jacob p. 12).

2. Ces mains doivent être tendues et ouvertes. Elles doivent être aussi sacramentelles, c'est-à-dire elles doivent rendre présente la main de Dieu. Elles le seront dans la mesure où elles sauront donner et partager avec générosité, dans la mesure où elles ne se fermeront pas avec avarice, où elles ne retiendront pas ce dont le frère a besoin, où elles ne garderont pas le trésor superflu, où elles ne défendront pas des propriétés injustes. C'est ce que Dieu conseillait au Peuple de l'Ancien Testament : "*S'il y a chez toi quelque indigent d'entre tes frères, ... tu n'endurciras point ton cœur et tu ne fermeras point ta main devant ton frère indigent, Mais tu lui ouvriras ta main...*" (Dt. 15, 7-8). Ouvrir sa main c'est la même chose qu'ouvrir son cœur au pauvre.

Saint Vincent a expliqué d'une façon très détaillée que le pauvre est le sacrement de Dieu. On peut ajouter que tous les vincentiens doivent être des sacrements de Jésus-Christ pour le pauvre. Ce sont deux actions réciproques. Pour cela, il nous faut vivre continuellement en présence de Dieu, lui être uni de telle manière que notre être et notre action s'identifient progressivement à Jésus-Christ. En définitive, nous devons être "un autre Christ". Ce sera possible si "*l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint*" (Rm. 5, 5). C'est de cette façon que nous pourrions être la main amie de Dieu, la main pleine de bonté et de tendresse de Dieu, la main forte et libératrice de Dieu.

COMMENT TENDRE LA MAIN

Si tendre la main est un geste important dans l'Evangile, et essentiel à notre vocation vincentienne, le style, la manière de le faire ne l'est pas moins. "*Comme je vous ai aimés*" nous dit Jésus (Jn. 15, 12). Il faut donner la main :

* **humblement**, sans en tirer vanité, sans chercher d'applaudissements, sans faire attention à l'œuvre qui se réalise. "*Mais toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite*" (Mt. 6,3), Pas d'éclat, humblement, on n'humilie pas les pauvres. Il ne faut pas œuvrer de haut en bas, mais de bas en haut, car ils sont "*nos Seigneurs*", et même "*en nous faisant pardonner l'aide que nous leur offrons*" dirait Saint Vincent.

* **généreusement**, avec une générosité sans limites, sans marchandage, avec "*une mesure bien pleine, tassée, secouée, débordante*" (Lc. 6,38). Jésus-Christ, nous le savons bien, a tout donné et il s'est donné entièrement, sans mesure. "*Vous connaissez en effet la générosité de notre Seigneur Jésus Christ : lui qui est riche, il est devenu pauvre à cause de vous*" (2 Cor. 8,9).

POUR LA PRIERE PERSONNELLE

- **On peut méditer l'image biblique des mains de Dieu.** (Jr. 18, 1-1; Sg. 3, 1-11). Les mains de Dieu sont mon refuge, mon "temple", l'endroit où je peux-dois déposer les peurs, les angoisses, les difficultés, les doutes... Après cette méditation, je serai libéré parce que, nous sommes vraiment dans les mains de Dieu.
- **Mains unies.** C'est comme dit la chanson "*Pour faire cette muraille, amenez-moi toutes les mains, les gens de couleur, leurs mains brunes, les blancs, leurs mains blanches...*" mes mains, construisent-elles ou détruisent-elles? Sont-elles cause de rassemblement ou de dispersion, savent-elles caresser ou frapper, est-ce qu'elles ouvrent ou est-ce qu'elles ferment? ... Comment puis-je donner "un coup de main" à ma communauté?
- **Mains ouvertes, mains tendues.** En quel état se trouvent mes mains : fatiguées, blessées, calleuses, courageuses, pleines d'espoir...pour le service? Qui a besoin de mes mains? De quoi mes mains ont-elles besoin pour continuer à servir les pauvres?

Javier Álvarez, *Directeur général*

Tous appelés à la sainteté

« *La charité de Jésus crucifié presse* »
Marie de devenir Mère de l'Eglise,
Servante de tous les hommes.

Introduction

Ces trois dernières années ont permis de nous plonger davantage dans le mystère du dogme de l'Immaculée Conception (150^e anniversaire de la promulgation du dogme), des apparitions de 1830 (175^e anniversaire), de la vie de Catherine Labouré (bicentenaire de sa naissance). Le 27 juillet 2007, nous commémorerons **le 50^e anniversaire de la canonisation de Sœur Catherine Labouré** : une sainteté si discrète et si extraordinaire à travers un service des pauvres traversé par la charité du Christ crucifié. Nous imaginons, sans difficulté, sa vie en communion profonde avec la Vierge Marie au long de ses journées ; ses notes de retraite en témoignent et soulignent la place de Marie au pied de la croix : « *Marie est là debout au pied de la croix, Elle est là au Cénacle avec les Apôtres. Elle attend en silence la descente de l'Esprit. Quelle leçon ! Marie est notre exemple ... O Marie, faites que je vous aime et il ne sera pas difficile de vous imiter* » (1841). Le 27 novembre 1830, Catherine était déjà entrée dans ce mystère à travers la vision du revers de la Médaille : « *la lettre M surmontée d'une Croix et, au bas, les Saints Cœurs de Jésus et de Marie* », l'un couronné d'épines, l'autre transpercé d'un glaive.

Cette dernière étape de la vision est d'une grande importance pour nous car elle situe Marie en profonde communion avec le Christ Rédempteur : à la fois comme sa Mère et comme la « Servante du Seigneur ». Dans l'évangile, saint Jean, montrant Marie au pied de la croix, révèle ce mystère d'union étroite entre la mère et le Fils et la nouvelle mission à laquelle il l'invite au cœur même de l'Eglise naissante.

Si Marie est maintenant la Mère de l'Eglise, elle est aussi, selon saint Vincent, le modèle de la Fille de la Charité invitée à accueillir, à l'école de Marie, le don de « *la charité de Jésus crucifié* » pour continuer à L'aimer et Le servir dans la personne des pauvres. Ne pourrait-on pas paraphraser la devise des Filles de la Charité en l'appliquant à la Vierge Marie : « *La charité de Jésus crucifié presse Marie de devenir Mère de l'Eglise, Servante de tous les hommes* » ? Ouvrons notre cœur et toute notre personne à l'Amour dont Marie est la vivante image. Avec l'Esprit qui habitait le cœur de Marie, relisons à la lumière de la Croix quelques événements de sa vie et découvrons combien la charité la pressait à collaborer au jour le jour au Projet d'amour de Dieu pour les hommes jusqu'à devenir Mère de l'Eglise, servante de tous les hommes.

QUELQUES MOMENTS IMPORTANTS DE LA VIE DE MARIE A LA LUMIERE DE LA PASSION DE SON FILS.

Dans la scène de l'**Annonciation**, nous pressentons que le mystère de l'Annonciation est déjà lié à celui de la croix ; l'un explique l'autre, l'un est la racine de l'autre. Marie dit à l'ange : « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole* ». Cette phrase signifie un accord profond, un désir, un oui venu du cœur ; elle révèle aussi un esprit de sacrifice : acceptant d'abandonner son projet pour s'ouvrir à celui de Dieu, Marie n'est qu'offrande virgineale, disponible à accepter sa mission de Mère de Dieu. Le « oui » de Marie implique l'orientation de sa vie entière selon Dieu et ratifie, par avance, tous les choix du Christ, de Bethléem jusqu'à la croix.

Le texte de l'Annonciation n'est pas un texte à part, il n'est pas le récit d'un événement absolu en soi, il révèle ce qui a fait la vie de Marie au fur et à mesure jusqu'à la Croix et au Cénacle. Dans son cantique de louange, Marie chante magnifiquement l'action de Dieu sur elle et sur le monde, tout en restant l'humble servante. Ce ne sera qu'au pied de la Croix qu'elle comprendra seulement en profondeur ce qu'étaient les « grandes œuvres » de Dieu.

Le recensement a poussé Marie et Joseph de Nazareth à **Bethléem**, à une centaine de kilomètres. Joseph trouve un endroit tranquille au bord du chemin, loin de sa famille, au milieu d'étrangers. Dès la naissance de Jésus, le foyer de Marie est déjà ouvert aux passants, aux pauvres comme aux grands. Marie commence seulement la longue série de ses étonnements ; elle médite tous ces événements dans son cœur. Le Seigneur ne la prépare-t-elle pas à son insu à la mission universelle qui l'attend : accueillir tous les hommes comme les frères de son fils, ses propres enfants ?

Après l'agitation autour de la crèche, elle retrouve la vie ordinaire de **Nazareth** et la fidélité aux petites choses de la vie. Marie est uniquement servante, continuellement servante. Elle garde cette aisance à ne jamais cesser de penser à Dieu tout en étant proche de toutes les humbles réalités de la terre. Elle connaît les petits bonheurs au quotidien : « *L'enfant progressait en sagesse et en taille, et en faveur auprès de Dieu et des hommes* ». Elle partage aussi la monotonie de la banalité des jours et la lassitude des mêmes gestes à répéter chaque jour. Ne pensons pas trop vite que la vie à Nazareth était idyllique. Ainsi, lors de **l'épisode de Jésus resté au Temple**, malgré son attitude constante d'accueil et d'ouverture, Marie éprouve la difficulté à accepter que le mystère de Dieu se manifeste d'une façon différente de celle qu'elle attendait : « *Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père ?* » Les exégètes affirment que cette page d'évangile constitue une méditation anticipée de la passion du Christ. Jésus permet que ses parents fassent l'expérience du brouillard de l'incompréhension, de la douleur de ceux qui cherchent le Seigneur et ne le trouvent pas. Nous sommes, ici, devant le mystère du silence de Marie : silence humble qui ne pose pas de questions. C'est seulement au pied de la Croix que Marie comprendra en profondeur quelles sont « *les affaires de son Père* ».

Dix-huit années passent silencieusement. L'Évangile ne dit rien. Jésus est allé au bord du Jourdain rejoindre Jean et se faire baptiser par lui. A la maison, Marie continue de méditer, demandant à l'Esprit d'être ce que Dieu veut qu'elle soit. Et la voilà invitée à des noces dans un petit bourg, Cana, très proche de Nazareth. La profondeur des symboles, contenus dans le récit **des noces de Cana**, est impossible à traduire par des mots. Cette noce est signe d'une autre noce, la dernière que le Christ scelle avec l'humanité dans son sang à la croix, quand son « *heure* » est venue. Cana est le commencement des signes où Jésus « *manifeste sa gloire* », mais il est aussi l'annonce de l'unique et définitif « *troisième jour* », celui de la Pâque : si Cana est un commencement, la Passion sera l'aboutissement. Et l'aboutissement de la croix est le commencement de l'Église. Marie, par la place qu'elle occupe, joue un rôle-clé dans la symbolique du récit. Elle n'est pas appelée Marie ; elle est appelée « *la mère de Jésus* ». En disant « *Mon heure n'est pas encore venue* », Jésus exprime qu'il n'agit pas sur son désir à elle, mais sur la seule volonté du Père. L'« *heure* », dans saint Jean, c'est toujours l'heure de la Passion/Résurrection. Seul le Père connaît « *l'heure* » et en décide. Marie ne répond pas à la question de Jésus, mais elle communique aux serviteurs ce que c'est que d'être croyant : « *Faites-tout ce qu'il vous dira* ». Sans avoir vu puisque Jésus n'a encore rien fait ni rien dit, elle s'ouvre à la disponibilité inconditionnelle et croit.

Durant les années de la vie publique de Jésus, Marie ne cessera de méditer dans son cœur toutes ces paroles mystérieuses entendues depuis l'Annonciation, sachant bien qu'elles lui livraient la volonté de Dieu et qu'un jour, elle la comprendrait.

Marie va aussi se heurter aux multiples cruautés de la vie : refus opposé à Jésus par les gens de Nazareth (Lc 4, 28), méfiance que manifeste sa parenté à l'égard de Jésus (Mc 3, 20), etc. L'âme de Marie est transpercée par le glaive jusqu'en ses profondeurs car tout le mal, fait à son fils, l'atteint. Cependant, elle continue son chemin de communion avec Lui jusqu'à sa passion.

MARIE AU PIED DE LA CROIX

Au pied de la croix, Marie rejoint Jésus toujours occupé « *aux affaires de son Père* » ; elle communique au don qu'il fait de sa vie. Les yeux fixés sur Jésus qui meurt, révélant ainsi jusqu'où va l'amour du Père, Marie entre dans la profondeur de ce mystère de charité qu'elle ignorait encore ; elle est transpercée par la charité de Jésus crucifié : « *Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ». De la même manière qu'on parle de la kénose du Christ, on peut parler du dépouillement de Marie. En regardant sa mère, Jésus peut mesurer son consentement total au don qu'il fait de lui-même en se laissant immoler sur la

croix. Les symboles du revers de la Médaille expriment avec simplicité ce profond mystère de communion de Jésus et de Marie. « *Les deux cœurs en disent assez* » répétait sainte Catherine.

A l'heure où Dieu révèle au monde le dernier mot de son œuvre, Marie, qui a l'habitude de conserver en son cœur toutes les paroles de Jésus, est prête à entendre le secret le plus profond de Dieu et à y répondre. Broyée au fond d'elle-même, Marie n'hésite pas à ouvrir ses mains pour donner à son Fils ce dont il a besoin. Son cœur s'ouvre sans réserve à ces paroles : « *Femme, voici ton fils* ». A cette heure même, l'humble Servante du Seigneur, qui avait accepté d'être la mère du Sauveur, accepte d'être l'humble Servante de la charité de son Fils envers ses disciples.

MARIE A LA NAISSANCE ET AU CŒUR DE L'ÉGLISE

Alors que la souffrance aurait pu l'enfermer sur elle-même, Marie s'ouvre à cette parenté nouvelle entre elle et Jean, plus profonde que celle du sang et qui la fait devenir Mère de Jean, Mère de l'Église naissante : Jean est son fils, tous les hommes sont ses enfants. Son cœur de mère souffrante est appelé à s'épanouir dans une maternité nouvelle, aussi vaste que le monde.

La vie de Marie auprès de Jean devient très vite la vie avec les apôtres et les disciples. Marie découvre qu'elle peut aimer Jésus à travers le visage de tous ses frères. Dès cette heure-là, Marie est présente au cœur de l'Église. Les apôtres réunis dans la chambre haute, « *étaient assidus à la prière, avec quelques femmes dont Marie la mère de Jésus* » (Ac 1, 14). Le texte place Marie au dernier rang, après « les femmes ». Saint Bernard y voit tout un enseignement : si Marie est nommée la dernière, c'est qu'elle se plaçait au dernier rang, afin d'être la servante de tous, mais elle est la première à imiter son Fils, c'est d'ailleurs la meilleure leçon qu'elle puisse donner aux disciples, le témoignage parlant toujours plus que la parole.

Au Cénacle, en prière avec Marie, les disciples qui participent à la foi de Marie, deviennent « apôtres ». Avec elle, ils apprennent à garder toutes les paroles de Jésus en leur cœur, à accueillir le don de l'Esprit, à se laisser brûler par le feu de l'Amour crucifié. A la Pentecôte, « la charité de Jésus crucifié les presse » de témoigner de l'amour infini de Dieu pour les hommes. Les apôtres sont chargés de construire le Corps du Christ. Cette construction n'est pas l'effet de leur puissance de conviction ou de séduction. Ils ne communiquent pas d'abord un message ou une doctrine, ils transmettent la charité de Dieu.

En guise de conclusion

En nous donnant Marie comme unique Mère de la Compagnie, les Fondateurs nous invitent à nous tourner vers Elle pour apprendre d'elle à mieux connaître son Fils, à lire « au Livre de la Croix » combien nous sommes aimés de Jésus, à accueillir toujours mieux sa Charité.

Marie est le rappel vivant de la mission dans son essence : communiquer, diffuser, transmettre la Charité de Dieu. Avec elle, les fondateurs se sont laissés illuminer de l'intérieur ; habités par la Charité de Dieu, leurs activités, leurs services et toute leur vie ont manifesté la Charité de Jésus crucifié, l'amour brûlant de son Cœur désirant d'un grand désir enflammer la terre et la transformer en un buisson ardent.

Que Marie, Adoratrice du Père, Servante de ses desseins d'amour, Mère de miséricorde nous apprenne aussi à servir nos frères et sœurs pauvres avec cette Charité infinie de Jésus crucifié. Alors notre service deviendra de plus en plus l'œuvre d'un Dieu qui s'est fait par amour Serviteur jusqu'à la mort, et la mort de la croix afin de nous libérer tous.

Sœur Anne PREVOST
Fille de la Charité

DEFIS ACTUELS

Introduction

Au cours de l'année 2006, la rubrique « Défis Actuels » nous avait présenté une série de réflexions qui avaient alimenté la session internationale des Sœurs au service des migrants. Durant l'année 2007, la rubrique fera écho aux deux sessions de formation destinées aux personnes qui participent au service de la Chapelle de la rue du Bac.

Les premiers numéros des Echos présenteront tout d'abord le thème de la première session : « L'Accueil » et les numéros suivants, le thème de la deuxième session : « Le Discernement dans l'accueil ».

La situation d'accueil fait partie de la pastorale de la Chapelle où le brassage des populations et la différence entre les générations qui se succèdent sont importantes. L'accueil, en effet, rejoint d'une manière ou d'une autre toute démarche pastorale. Bien sûr, la variété des personnes qui viennent prier Notre Dame de la Médaille miraculeuse est très grande et leur succession est rapide. Dès lors, il est plus difficile d'y faire face et surtout de répondre aux attentes des personnes. Les thèmes de ces deux sessions veulent nous aider à rejoindre les personnes dans leurs réalités familiales, sociales et religieuses et créer des conditions favorables à une rencontre avec le Seigneur. Il n'est pas possible d'envisager tous les types de situation rencontrés dans l'accueil des personnes mais les situations nouvelles devant lesquelles se trouve l'accueillant demande une constante adaptation. De plus, il s'agit pour les prêtres, les Sœurs et les bénévoles au service de la pastorale de la Chapelle de se souvenir qu'ils accueillent les personnes « au nom de l'Eglise ». C'est une exigence que tout chrétien doit avoir dans sa vie relationnelle.

La rubrique « Défis Actuels » présentera successivement les intervenants et les thèmes qu'ils ont exposés :

- Le **Père Richard McCullen** : ses conférences aideront à entrer dans la dynamique spirituelle de l'accueil et de l'hospitalité.

- Le **Professeur Henri Joyeux** clarifiera la notion de l'universalité de la personne avec des modes de vie qui modifient nos échelles de valeurs. situera son intervention dans le domaine de la vie familiale (Professeur de cancérologie et de chirurgie digestive à la Faculté de Médecine de Montpellier, en France, Président depuis le 7 avril 2001 du Mouvement "Familles de France", libre de toute confession, politique, syndicat ou idéologie).

- Le **Père Joseph-Marie Verlinde** : partant de ses recherches et de son expérience personnelle, il exposera comment faire face à la montée du syncrétisme, de l'engouement pour les religions de l'Orient, du relativisme religieux naissant et de la prolifération des sectes. (Docteur en philosophie et en chimie nucléaire, Joseph-Marie Verlinde est aussi spécialiste des questions touchant à l'ésotérisme, l'occultisme et les nouvelles religiosités. Prieur de la fraternité monastique de la Famille Saint Joseph, il est professeur de philosophie de la nature et de théologie au séminaire).

- Le **Père Pierre Descouvemont** présentera les différentes attitudes possibles face à la diversité des religions et livrera une réflexion qui lève les ambiguïtés et les malentendus entourant la foi chrétienne, en ce temps de mutations profondes. (Philosophe, théologien, prédicateur de retraites et conférencier, il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont certains sont devenus des incontournables dans le domaine de la transmission de la foi catholique).

La rubrique se terminera par un panorama des vingt dernières années passées depuis l'encyclique *Redemptoris Mater*.

DEFIS ACTUELS

Père Richard Mc Cullen

L'hospitalité

Quand j'étais au Séminaire, on nous enseignait comment il fallait prêcher et préparer des homélies. Une des règles était : ne commencez pas au Jardin d'Eden du premier chapitre de la Genèse. Je vais maintenant casser cette règle et remonter même plus loin que le chapitre premier de la Genèse. Laissez-moi réécrire la première ligne de la Bible et dire : « Au commencement était l'hospitalité ». En nous plongeant dans les brumes de l'éternité, grâce aux lumières de notre connaissance présente, nous pouvons dire qu'au commencement était l'hospitalité, l'hospitalité de Dieu. Grâce à la lumière de la Révélation, nous savons maintenant que lorsque nous célébrons le mystère de la Sainte Trinité, nous célébrons le fait que la vie de Dieu est une vie de partage. C'est une vie d'hospitalité : le Père donnant l'hospitalité au Fils, le Père et le Fils donnant l'hospitalité à l'Esprit et l'Esprit donnant l'hospitalité au Père et au Fils. Et cela de toute éternité. Dès les lignes d'ouverture de notre Credo, nous professons notre foi au mystère de la Sainte Trinité.

Avec le temps, Dieu a élargi le cercle de l'hospitalité, car il a désiré que nous, êtres humains, œuvres de ses mains, parvenions à jouir de l'hospitalité de cette Trinité de personnes dont il jouissait de toute éternité. Il créa donc le Ciel et la Terre et, ensuite, nous les hommes. Pour nous donner accès à l'hospitalité de la Trinité « *Le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous* » (Jn 1,14). « *A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (Jn 1,12). Tout cela a été rendu possible quand Marie de Nazareth a consenti à donner l'hospitalité de son sein, - et d'abord de son esprit et de son cœur-, à Dieu qui l'a demandée par l'intermédiaire de l'Ange Gabriel : « *Qu'il m'advienne selon ta parole* » (Lc 1,38). « *Le Verbe s'est fait chair et il a demeuré parmi nous* » (Jn 1,14).

La première expérience de l'hospitalité, tout homme la fait au sein de sa mère. Cela n'a pas été différent pour le Verbe éternel de Dieu qui a demandé l'hospitalité au sein de la Vierge Marie. C'est elle, de tous les membres de notre race humaine déchue et pécheresse, qui pourrait le mieux nous faire comprendre la signification de l'hospitalité chrétienne et nous dire comment, maintenant, offrir l'hospitalité à son Fils qui vit maintenant dans la personne des baptisés et se trouve présent d'une manière spéciale, dans la personne des pauvres.

C'est notre foi chrétienne que la Parole de Dieu continue à demander l'hospitalité de tout être humain né en ce monde. De fait, nous pourrions dire que le fondement de tout apostolat missionnaire dans l'Eglise est de proclamer la Bonne Nouvelle de l'offre d'hospitalité de Dieu au sein de l'Eglise et, à la fin de nos vies, pour toute l'éternité, même l'hospitalité en son propre cœur aimant. Ne nous a-t-il pas assuré : « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure* » (Jn 14,23) et au Livre de l'Apocalypse, Notre-Seigneur nous est présenté comme nous disant : « *Voici que je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi* » (Ap 3,20).

Avez-vous remarqué combien souvent, dans les paraboles, Notre-Seigneur revient sur ce que nous associons à l'hospitalité : un repas festif ? Si nous invitons quelqu'un chez nous, nous penserons immédiatement à lui offrir quelque chose à boire et à manger. C'est un signe minimal d'hospitalité. Quelqu'un a dit, une fois, qu'à lire l'évangile de saint Luc, on peut avoir l'impression que Notre-Seigneur se rend d'une table à une autre. Jésus a souvent accepté des invitations à dîner. Il est fort probable que lui-même a reçu de temps à autre. Nous savons pour sûr qu'en une occasion demeurée mémorable, il a offert un repas à plus de 5000 personnes. Je suis certain que, ce jour-là, il y avait parmi ses hôtes beaucoup de pauvres, de gens infirmes et handicapés. Il est très clair qu'il a demandé et accepté fréquemment l'hospitalité au foyer de Marthe et de Marie.

Oui, c'est une des grandes vérités de notre foi que le Christ demande l'hospitalité de nos cœurs, pas seulement au temps de Noël, mais tous les jours de l'année. Vous vous rappelez peut-être la belle lecture, tirée du Cantique des Cantiques, proposée à notre choix par l'Eglise, quelques jours avant Noël. Le

passage fait partie d'une histoire d'amour. Le bien-aimé nous est présenté comme se tenant hors de la maison de sa bien-aimée : « *Le voici qui se tient derrière notre mur ; il regarde par la fenêtre ... mon bien-aimé parle et me dit : lève-toi, mon amie, viens ma toute belle* » (Ct 2,9-10).

Voilà une image de la relation entre Dieu et l'Eglise, entre Dieu et l'âme individuelle. Notre-Seigneur s'adresse souvent à nous avec les paroles du Cantique des Cantiques : « *Ma colombe, blottie dans le rocher, cachée dans la falaise, montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix* » (Ct 5,14). Oui, c'est bien cela : trop souvent, nous sommes recroquevillés sur nous-mêmes, dans les crevasses de nos préoccupations égoïstes, évitant le regard de l'aimable visage du Christ et sourds à sa voix enchanteresse. « *N'oubliez pas l'hospitalité car, grâce à elle, certains, sans le savoir, ont accueilli des anges* » (Hb 13,2).

Quand les trois personnes de la Sainte Trinité viennent demander l'hospitalité de nos cœurs, elles ne viennent pas les mains vides. Quand, par deux fois, j'ai rendu visite à la famille vincentienne en Pologne, j'ai été frappé par une coutume qui, j'imagine, existe en d'autres pays encore. Quand quelqu'un se rend en visite à une maison, l'invité apporte un petit cadeau. En Pologne, semble-t-il, c'est souvent un bouquet de fleurs. Quand se présente notre Hôte divin, il apporte aussi des présents. Il m'arrive parfois de penser que c'est une des vérités les plus sous-estimées de notre foi catholique : que toute personne baptisée est, au tréfonds d'elle-même, une demeure de l'Esprit de Dieu. Quand vous avez lu les deux lettres de saint Paul aux Corinthiens, - parmi lesquels il y avait beaucoup de pauvres et de personnes sans éducation -, vous avez pu remarquer que, pas moins de six fois, peiné par des rechutes de ses convertis dans l'immoralité, l'Apôtre leur demande : « *Ne savez-vous pas que vos corps sont des temples du Saint-Esprit ?* » (1 Cor 4,14 ; 6,19). Le jour de Pentecôte, l'Eglise salue l'Esprit de Dieu comme « *Hôte très doux de nos âmes* ».

La conviction que l'Esprit de Dieu vit dans les profondeurs de notre être, pour y rendre féconds ses dons et faire mûrir les fruits implantés en nos âmes, a fait dire à Thomas Merton, l'écrivain cistercien américain bien connu : « *Il semble qu'il n'y a pas moyen de faire comprendre aux gens qu'ils se promènent rayonnants comme le soleil* ». Et pourtant telle est bien notre foi catholique ! Combien de fois dans ma vie, le Christ doit-il s'y prendre pour souffler à mon oreille les paroles adressées à la Samaritaine de l'évangile selon saint Jean : « *Si tu connaissais le don de Dieu ... si tu connaissais le don de Dieu...* » (Jn 4,10).

C'est bien une vérité de notre foi que le Saint-Esprit apporte des dons, sept dons : sagesse, intelligence, conseil, force, science, piété et crainte du Seigneur ». Chaque jour, peut-être, dans les moments après la Sainte Communion, nous devrions prier l'Esprit de Dieu d'activer, au cours de notre travail quotidien, les dons qu'Il nous a accordés.

L'Esprit de Dieu, comme saint Paul le rappelle aux Galates, nous enrichit aussi de fruits : « *Le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi* » (Gal 5,22-23). Notre prière quotidienne pourrait être de demander au Saint-Esprit de porter à un nouveau degré de maturité notre charité, notre patience, notre douceur et notre maîtrise de nous-mêmes.

La sainteté peut se mesurer au degré auquel une personne collabore avec le Saint-Esprit, qui est l'Esprit du Christ ressuscité. L'histoire de nos vies sera l'histoire de la floraison de ces fruits du Saint-Esprit dans les activités de nos apostolats. Comme membres d'une équipe d'animation, vous êtes invités par le Christ ressuscité à être des transmetteurs des fruits de l'Esprit à d'autres personnes dans la variété des services que vous offrez aux pèlerins de tous pays et de toutes langues. Vous êtes appelés à être des sacrements de l'Amour de Dieu, de sa paix, de sa patience, de sa douceur, de sa maîtrise de Lui-même. « *Vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu* » (1 Cor 3,23).

Nous avons réfléchi sur la vérité éternelle que la vie de Dieu est une vie partagée, que vivre, pour la Sainte Trinité, c'est vivre pour offrir l'hospitalité, d'abord entre elles, puis pour l'offrir à ses créatures. La deuxième grande vérité que nous avons contemplée est le fait que Dieu a demandé l'hospitalité à mon pauvre esprit et à mon pauvre cœur. Par le baptême, j'ai ouvert la porte de mon cœur à la Sainte Trinité. « *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure* » (Jn 14,23). Si nous approfondissons notre prise de conscience et notre estime de ce grand mystère de l'hospitalité, que nous avons commencé à vivre, nous offrirons d'autant plus facilement notre hospitalité aux membres du Christ qui viendront la solliciter de nous. Dans une deuxième

étape de réflexion, nous allons porter notre attention sur quelques-unes des conséquences pratiques de notre vocation à offrir l'hospitalité à tous ceux qui nous la demanderont. Laissez-moi conclure avec une prière de sainte Louise, si attentive à l'habitation de l'Esprit de Dieu en son âme :

« Très Saint Esprit, obtenez-moi cette merveille en ce sujet indigne par l'union amoureuse que vous avez de toute éternité avec le Père et le Fils ... O Saint Esprit, vous seul pouvez faire entendre la grandeur de ce Mystère qui fait paraître, si cela se pouvait dire, impatience en Dieu ... O hommes aveuglés par des bagatelles, et moi plus que pas un ! Elevons nos esprits, non au-dessus de ce que nous sommes dans le dessein de Dieu, mais au-dessus de notre pente naturelle par la corruption du péché pour, en toutes nos actions, honorer Notre-Seigneur par le témoignage qu'il veut que nous rendions de Lui, voulant par ce moyen que les chrétiens aient, dès cette vie, l'union avec Dieu qu'il nous a méritée. » (Ecrits p. 808-810).

II – L'accueil des pèlerins

Dans la partie rurale de mon pays existe une très ancienne coutume : la veille de Noël, à la tombée de la nuit, on place une bougie allumée à l'une des fenêtres de la maison. C'est une manière de souhaiter la bienvenue à la Sainte Famille, au cas où elle aurait à se chercher un logis. En effet, lors de la toute première des nuits de Noël, Marie et Joseph ont eu à le faire et n'ont rien trouvé. Cette coutume de placer une bougie allumée à une fenêtre, s'est maintenant étendue aux bourgs et aux villes de notre pays. Elle a été adoptée en d'autres pays. En certains endroits, c'est tout simplement regardé comme faisant partie des décorations de Noël : c'est devenu une mode à suivre.

En temps de Noël, en passant dans les rues de Dublin, à la vue des bougies à tant de fenêtres, il m'est arrivé de me demander : qu'arriverait-il si j'allais frapper à une porte et demandais une chambre pour la nuit ? On pourrait me répondre : « Oh ! que je regrette, Père ! Nous ne savions pas que vous alliez venir ici. Nous n'avons donc pas de chambre préparée. Vous pourrez en trouver une, facilement, dans une de ces maisons qui affichent « Lit et petit déjeuner » (En Irlande, avec une pancarte ainsi libellée, à prix modeste, des particuliers offrent, aux voyageurs et aux touristes, un gîte pour la nuit).

Je puis encore me demander : quelle serait la réaction si, avec cette requête de logement, je me présentais trop pauvrement habillé. La réponse pourrait alors être plus brusque et impatiente : « Tous nos regrets ! Rendez-vous donc à une de ces hôtelleries prévues exprès pour y passer la nuit sans avoir à payer. Bonne nuit !... Joyeux Noël ! » Puis la porte pourrait claquer sec et fort, la bougie continuer à brûler, comme signe de bienvenue. Moi, au lieu de bénéficier d'une bienvenue lumineuse et chaleureuse, j'aurais été accueilli par une froide noirceur...

Notre-Seigneur aime les mots « Bienvenue » et « Bienvenu » ! Il aime faire sentir aux gens – et cela à vraiment tous, pas seulement aux prophètes et aux braves gens -, qu'ils sont les bienvenus auprès de lui, tous, sans exception. Saint Luc l'a bien noté : « *Les pharisiens et les scribes murmuraient : cet homme fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux* » (Lc 15, 2). Telle est la bienvenue pour les grandes personnes. Voyez celle réservée aux enfants : « Prenant un petit enfant, il le plaça au milieu d'eux et, l'ayant embrassé, il leur dit : « Quiconque accueille un de ces petits enfants à cause de mon Nom, c'est moi qu'il accueille et quiconque m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé » (Mc 9, 36-37). Et pourrions-nous jamais nous permettre d'oublier tout ce que Notre-Seigneur prédit, pour le Dernier Jugement, au chapitre 25 de l'évangile de saint Mathieu : « *J'étais un étranger et vous m'avez accueilli* » ?

Les deux grands commandements de la Loi, ne sont-ils pas un programme pour l'accueil de bienvenue ? Accueillir quelqu'un comme bienvenu, c'est faire à cette personne de la place dans notre cœur. Simon le pharisien invite Notre-Seigneur à sa maison, lui offre un repas, mais dans son cœur ne le regarde pas comme bienvenu. Sa bienvenue n'est pas pleine et généreuse. Et Notre-Seigneur et Simon le sentent bien. Nous aussi, nous avons beau dire plein de mots aimables aux gens, si nous ne leur faisons pas de place dans notre cœur, nos paroles sonnent creux : derrière la lumière de notre bougie, se cachent alors froideur et noire dureté. Par contre, quand nous pardonnons les injures et arrachons de notre cœur tout ressentiment, alors nous réadmettons vraiment les gens dans notre cœur. Il est donc bien clair que le commandement nouveau de charité, donné par Notre-Seigneur, dépend grandement de notre cœur, de la façon dont notre cœur souhaite la bienvenue aux gens.

Et saint Vincent et sainte Louise ont acquis, au fur et à mesure des années, une capacité merveilleuse pour accueillir les gens, les moins attrayants surtout : les pauvres, les marginaux, les malades, les handicapés mentaux. Dans leur cœur, l'espace ne cessait de grandir, si bien qu'il y avait en lui de la place non seulement pour les pauvres, mais aussi pour toutes les personnes qui s'appliquaient à améliorer la condition des pauvres. Les deux saints n'ont cessé d'encourager continuellement d'autres chrétiens et chrétiennes à s'unir à eux pour s'occuper de quiconque était dans le besoin, ne fût-ce que d'un verre d'eau, quand il n'y avait personne d'autre pour le leur donner. « *Nous devons nous entraider, écrivait saint Vincent, nous supporter réciproquement et nous étudier à la paix et à l'union, car c'est le vin qui réjouit et fortifie les voyageurs dans cette voie étroite de Jésus-Christ. C'est ce que je vous recommande avec toute la tendresse de mon cœur* ». (SV IV, 262).

Inviter quelqu'un comme bienvenu dans notre cœur, c'est pratiquer l'hospitalité. Quand nous nous montrons hospitaliers, nous rayonnons de l'agape de Dieu, reçue à notre baptême et appelée à luire de plus en plus, grâce à chacune de nos rencontres, dans ses sacrements, avec le Christ ressuscité.

Votre ministère, ici, dans ce très actif centre de dévotion à la Vierge Marie et à son Fils, peut être comparé à l'atmosphère qui enveloppe le globe de la Terre. Nous savons que c'est l'atmosphère qui fragmente l'éblouissante lumière blanche du soleil et nous procure ainsi la variété des couleurs qui réjouissent nos yeux. Les charismes et les ministères dans l'Eglise sont comme la palette des couleurs que nous voyons avec nos yeux. Bien des fois, au cours de mes visites à la Chapelle de la rue du Bac, je suis monté à la tribune pour regarder, en bas, le flot mouvant des pèlerins. Parmi eux, il y aura toujours des jeunes et des personnes d'âge plus avancé, des riches et des pauvres, des gens à peau blanche et d'autres à peau de couleur. Il y aura des visages sereins et d'autres marqués par l'angoisse.

Les pèlerins vont et viennent, mais vous, membres de l'équipe d'animation, vous restez ici, pour rayonner l'amour du Christ qui les accueille comme tout bienvenus. Les questions posées par les pèlerins sont nombreuses comme les grains de sable au bord de la mer. Leurs besoins sont légion. Certaines personnes sont très polies, d'autres sont mal élevées. Avec tout ce monde et ses problèmes, tous les jours, vous êtes appelés à être patients et aimables, sympathiques et secourables. Au cours de la journée, vous avez à répondre, cent fois à la même question posée par autant de pèlerins différents. Vous êtes mis au défi de surmonter votre humeur changeante pour être, en tout temps, ce que saint Paul appelle « la bonne odeur du Christ » (2 Cor 2, 15). Conscient des difficultés à atteindre cet idéal, saint Paul demande immédiatement : « *Et qui donc est à la hauteur d'une telle tâche ?* » et il répond aussitôt : « Mais, dans le Christ, nous parlons en hommes sincères, c'est en envoyés de Dieu que, devant Dieu, nous parlons dans le Christ » (2 Cor 2, 16-17).

Oui, vous avez été envoyés par le Christ car vous avez reçu mission de la Communauté, de l'Eglise pour être **les sacrements de l'hospitalité de Dieu**. Vous représentez le Christ, en toute sa bienveillance. Vous souhaitez la bienvenue que sa Mère souhaitait à quiconque se présentait à son foyer, à Nazareth.

Essayez en tous temps de regarder cette Chapelle comme un lieu où, très souvent, les gens s'engagent dans l'allée centrale avec sur leurs lèvres une demande non encore formulée. Comme les pèlerins grecs qui abordent l'Apôtre Philippe, dans l'évangile du Dimanche des Rameaux, ils demandent : « *Seigneur, nous voulons voir Jésus* » (Jn 12, 21).

Cette Chapelle des Apparitions et ses abords sont **un nouveau Nazareth, rendu sacré par la présence de Jésus et de sa Mère** et vous, vous êtes **la porte** pour accueillir comme bienvenus tous ceux qui se présentent et de faire en sorte qu'ils se sentent chez eux en la maison de leur Mère, maison partagée avec son divin fils Jésus.

« *N'oubliez pas l'hospitalité* » écrit l'auteur de la Lettre aux Hébreux (Hb 13, 2), alors que saint Pierre, de son côté, propose un très haut idéal en écrivant : « *Pratiquez l'hospitalité les uns envers les autres sans murmurer* » (1 Pi 4, 9). Dans l'une des récentes traductions anglaises, le murmure est paraphrasé comme suit : « *Soyez hospitaliers les uns envers les autres, mais sans désirer secrètement que vous préfériez ne pas avoir à être hospitaliers* » !

Voilà certainement un idéal très exigeant, surtout quand vous êtes appelés à écouter une longue histoire, de la bouche de quelqu'un que vous éprouvez comme plutôt ennuyeux. A ce moment-là, saint Paul vous rappelle : « Dans le Christ, nous parlons en hommes sincères, c'est en hommes de Dieu que, devant Dieu, nous parlons dans le Christ » (2 Cor 2, 16-17).

« Jésus-Christ, lui qui est de condition divine, n'a pas considéré comme une proie à saisir, d'être l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort » (Ph 2, 7). A l'imitation de Notre-Seigneur, nous avons à nous dépouiller, à nous conquérir quelque liberté vis-à-vis de nos façons habituelles de penser, de sentir et d'agir. Ainsi, il n'y a pas tellement d'années de cela, nous avons accepté le défi d'inculturer le charisme de nos Fondateurs dans des pays et des milieux où l'Esprit de Dieu ne l'avait pas implanté dès l'époque de nos origines. Nous avons commencé à porter plus d'attention sur les peuples en voie de développement. Nous avons vu les missionnaires devenir de plus en plus sensibles, de plus en plus respectueux des cultures indigènes des pays où ils allaient proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Ainsi on a pu prendre conscience de la profonde « kénose » que peut parfois exiger une telle sensibilité.

C'était hier ! Après seulement quelques années de plus, une nouvelle kénose est attendue de nous, de tous ceux qui, sans quitter leur pays d'origine, veulent servir les pauvres d'aujourd'hui. Je pense tout particulièrement au grand nombre d'immigrants qui, dans l'espace de peu d'années, comme un grand fleuve, se sont déversés sur les pays de l'Europe occidentale.

Je prends l'exemple de mon pays. Depuis l'admission de 10 pays d'Europe orientale, au moins 100.000 immigrants sont arrivés sur les plages de mon pays dont la population est de 3 millions d'habitants. Ces immigrants sont venus chercher une vie meilleure. Quelques-uns sont hautement qualifiés et trouvent du travail. Mais souvent, ils sont obligés d'accepter des occupations serviles, pour arriver à vivre. Trop souvent, certains se font exploiter. Si une aussi vaste immigration est une expérience neuve pour notre peuple, il n'en est pas de même pour vous, ici, en France : vous avez eu à affronter ce défi depuis grand nombre d'années.

A nous tous qui essayons de vivre l'idéal chrétien de l'hospitalité, un nouvel appel est adressé. Il nous lance le défi d'inculturer le charisme vincentien dans des circonstances neuves, dont beaucoup sont difficiles. N'oubliez pas l'hospitalité ! Cet appel a une urgence nouvelle pour nous tous, dans les pays de l'Europe occidentale.

La chandelle à la fenêtre, la veille de Noël, n'est allumée qu'après la tombée de la nuit. C'est une flamme bien petite. Elle fait peu pour dissiper l'obscurité de la nuit mais elle est pure lumière. Elle ne porte pas d'ombre. Puissent nos petits gestes de bienvenue, d'accueil l'une de l'autre, être aussi purs et offerts, selon l'expression de saint Vincent « avec Dieu seul en vue » ! En un mot, puissent nos gestes d'hospitalité réfléchir l'authentique lumière du Christ qui est la Lumière du monde ! Lumen Christi ! Deo Gratias !

III – L'accueil dans l'évangile

Dans notre réflexion d'aujourd'hui, je voudrais centrer notre attention sur deux épisodes rapportés par les Evangiles, épisodes dans lesquels Notre-Seigneur accepte l'hospitalité et offre l'hospitalité. Hier, j'ai parlé de l'hospitalité en termes généraux, aujourd'hui, nous porterons notre attention sur deux épisodes de la vie de Notre-Seigneur qui traitent d'hospitalité reçue et d'hospitalité offerte. Les deux épisodes sont rapportés par saint Luc. Son évangile à lui, je pense, exerce un attrait spécial sur nous, membres de la famille vincentienne.

J'ai entendu quelqu'un poser la question : « Si vous entriez dans une église pour y recevoir le sacrement de réconciliation, s'il s'y trouvait quatre confessionnaux, avec comme confesseurs les quatre évangélistes, auquel iriez-vous ? » Nous n'avons pas de compte à rendre pour le tempérament et les goûts dont nous sommes dotés. Sans doute chacun de nous se sentirait attiré par l'un plus que par les trois autres. Les comparaisons sont injustes, dit-on. Oui, tout en portant notre choix sur un seul, nous pourrions nous sentir heureux de voir à notre disposition chacun des quatre évangélistes. Si vous étiez un saint Jean de la Croix, vous pencheriez vers saint Jean l'évangéliste, comme étant le théologien le plus profond d'entre eux. Je m'imagine qu'un membre de la famille vincentienne, intéressé au service des pauvres, se rendrait au

confessionnal de saint Luc. Il serait mon choix. De fait, je me rappelle que, dans l'un de ses livres, le Père Maloney a consacré plusieurs pages à la théologie de l'évangile de saint Luc.

Il y a bien des siècles de cela, saint Jérôme a dit de saint Luc qu'il est « le scribe de la douceur du Christ ». Il est l'évangéliste qui semble mettre le plus en relief le trait de la douceur. La douceur était un trait du caractère de saint François de Sales, que saint Vincent admirait beaucoup. Saint Luc est l'évangéliste qui a été profondément impressionné et touché par la compassion du Christ. C'est lui l'évangéliste qui fait lumineusement ressortir la compassion du Christ pour les pauvres. Les pauvres occupent une place privilégiée dans les pages de son évangile. Et si saint Luc était ici parmi nous, aujourd'hui, il ne manquerait pas de nous rappeler une fois de plus la collaboration remarquable apportée à Notre-Seigneur par les femmes, tout au long de son ministère de proclamation de la Bonne Nouvelle aux pauvres. Et, bien sûr, nous restons profondément reconnaissants à saint Luc de nous avoir présenté, dans les pages d'ouverture de son évangile, « Marie, une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David ». Quand nous passons en revue tous ces apports de saint Luc, nous nous apercevons combien nous lui devons sur les Mystères du Rosaire.

Au chapitre 10 de son évangile, nous voyons Notre-Seigneur jouir de l'hospitalité au foyer de Marthe et de Marie. Cette condition d'hôte-invité est des plus humaines qui soient. Oui, Notre-Seigneur était tellement humain qu'il avait besoin de se reposer, il éprouvait le besoin de se détendre avec des amis. Tout cela, il le trouvait à ce foyer de Béthanie. C'est là qu'il s'est réfugié le plus souvent au cours de la dernière semaine de sa vie, quand les sombres nuages de la souffrance et de la mort commençaient à se présenter à son esprit. Dans l'incident rapporté par l'évangéliste, les réactions des deux sœurs de la maison nous paraissent aussi si franchement humaines. Marie, la personne profondément contemplative, préfère l'être à l'action, elle tient à être plus qu'à agir, alors que Marthe est active et pratique. Nous pouvons presque le sentir quand la tension entre les deux sœurs commence à monter, lorsque Marthe devient de plus en plus impatiente en voyant Marie inactive. Je peux me tromper mais, dans cette impatience, il y avait peut-être aussi un brin de jalousie. La jalousie peut appliquer une bonne couche de cosmétique pour camoufler ses vilaines rides.

Dans cet épisode, il y a encore un autre trait bien humain. Avez-vous remarqué comment, au moment où la contrariété de Marthe vient à déborder, elle fonce sur Marie, mais ne s'adresse pas à elle : « Seigneur, cela ne te fait rien que mam sœur me laisse ainsi servir toute seule ? » (Lc 10, 40). Voilà qui était plutôt irréfléchi de la part de Marthe, n'est-ce pas ? Notre-Seigneur est venu comme invité. Marthe l'implique dans une affaire de conduite de la maison et de répartition des tâches entre elle et sa sœur. Quand nous sommes contrariés ou perdons patience, il nous arrive souvent de dire des choses que nous ne tardons pas à regretter. Ai-je raison de déceler une bavure dans l'intervention de Marthe ? Il me semble qu'en s'adressant à Notre-Seigneur, elle insiste, elle appuie sur le « toi » : « A toi, cela ne fait donc rien ? » Notre-Seigneur, toujours tout attentif aux autres, semble maintenant se désintéresser des efforts solitaires de Marthe au fourneau, chargée de préparer table et repas. Pauvre Marthe ! Il se peut que son accueil habituel des amis se trouve, en ce moment, brouillé par la fatigue et quelque lassitude.

Quelle est alors la réaction de Jésus ? Vous sentez tout de suite un changement d'atmosphère, dès que Notre-Seigneur verse l'huile de la douceur sur les eaux agitées. Il lui serait facile de répliquer tout naturellement à Marthe : « Voyons, pourquoi vous en prendre à moi ? Je n'ai pas d'ordres à donner dans cette maison ». Non, rien de cela. Il y en a des flacons de baume dans la manière dont Notre-Seigneur la calme : « Marthe, Marthe ! » Nous pouvons presque sentir comment la douceur et la compréhension arrivent à drainer hors de Marthe ses tensions et son impatience. Dans la réponse de Notre-Seigneur, il n'y a pas trace d'irritation, seulement de la compréhension et de l'appréciation de son dévouement. Nous pouvons présumer qu'une fois le calme et la sérénité rétablis, tous trois, tout heureux, se sont mis à table et régalez des bons plats cuisinés par Marthe.

Notre-Seigneur acceptait gracieusement l'hospitalité offerte par la famille de Béthanie. Il y a tout un art d'accepter comme il y a un art de donner. Nous sommes très conscients de l'importance de l'art de donner. Dès notre enfance, puis en communauté, nous avons été formés pour donner, pour être généreux et nous entretenons cet art de donner. L'art d'accepter a lui aussi son importance et il a besoin d'être entretenu. Beaucoup d'entre nous, surtout les hommes, aiment être en tout temps indépendants d'autrui. Mais, si l'indépendance peut être sainte, il lui arrive de masquer un manque d'humilité. D'accepter

gracieusement ce qui m'est offert par quelqu'un peut exiger la répression de mon ego, de mon moi. Cette exigence est étroitement liée à la vertu d'humilité. L'humilité authentique est une condition à remplir pour pouvoir incarner en tout temps l'amour du Christ. Nous ne pouvons pas aimer une personne, riche ou pauvre, à partir d'une position de supériorité. Tel est l'enseignement de saint Vincent : « *Travaillons à l'humilité ; car d'autant plus que quelqu'un sera humble, d'autant plus sera-t-il charitable envers le prochain. Le paradis des communautés, c'est la charité ; et la charité est l'âge des vertus, et c'est l'humilité qui les attire et qui les garde. Il en est des compagnies humbles comme des vallées, qui attirent sur elles tout le suc des montagnes : dès que nous serons vides de nous-mêmes, Dieu nous remplira de lui ; car il ne peut souffrir le vide* ». (Abelly LI ch.22, p. 93)

Le Pape Benoît a exprimé une idée similaire quand, dans son homélie de la Messe de Minuit, il a dit : « *Dieu est si grand qu'il peut se faire petit. Dieu est si puissant qu'il peut se faire faible et venir à notre rencontre comme un enfant sans défense, afin que nous puissions l'aimer. Dieu est bon au point de renoncer à sa splendeur divine et descendre dans l'étable, afin que nous puissions le trouver et pour que, ainsi, sa bonté nous touche aussi, qu'elle se communique à nous et continue à agir par notre intermédiaire* ». Voilà la ligne de conduite pour quiconque a une vocation vincentienne.

Je pense souvent qu'il est bien regrettable que les vocations de Marthe et de Marie soient trop souvent réduites à jouer des rôles opposés, comme si l'une était exclusive de l'autre. On fait de Marie la représentante de la vocation contemplative, de Marthe celle de la vocation active. Dans la réalité, il y a une dimension contemplative dans la vocation active, tout comme il y a une dimension active dans la contemplative. Et vos Constitutions soulignent cette dimension contemplative.

Au chapitre 4 de saint Jean, nous avons un tableau saisissant où Notre-Seigneur, pour ainsi dire, est l'invité d'une femme de Samarie. La Samaritaine est son hôtesse. C'est la femme qui peut procurer à Notre-Seigneur l'eau qui éteindra sa soif. Il semble bien que la Samaritaine, elle aussi, avait soif, mais à un niveau de profondeur qu'elle ne soupçonnait pas. Ainsi, au chapitre 4 de saint Jean, nous sommes témoins de la rencontre de la soif du Christ avec la soif d'une femme anonyme.

Toute prière se vit comme une rencontre de la soif humaine avec la soif divine. Bien entendu, la soif de nous dont Dieu a soif, est de beaucoup plus intense que la nôtre après Lui. Dieu est bien plus assoiffé de nous que nous de Lui. C'est au milieu de souffrances terribles que le Christ, du haut de la Croix, lance son cri : « *J'ai soif* ». Il y avait là, selon les saints, bien plus que la soif physique de son corps. C'était un cri de son cœur pour réclamer les nôtres. Quand nous prions, sa soif de notre cœur est non seulement plus intense que la nôtre, sa soif à lui jaillit aussi d'un cœur sage et aimant à l'infini. C'est le cri de quelqu'un qui connaît à fond nos cœurs humains, et qui comprend nos soifs. Quand je prie, je fais connaître ma soif en présentant mes besoins, en exprimant ma tristesse et mes regrets pour mes fautes présentes et passées. Dans la prière, j'apaise ma soif d'adorer mon Créateur et de lui rendre grâce de son amour inépuisable et de son inlassable bonté.

La soif de Dieu pour mon cœur est d'une pureté absolue. Sa soif émane du pur amour, car « *Dieu est Amour* » (1 Jn 4, 8). Ce n'est pas toujours le cas pour ma soif à moi. Imaginons-nous un enfant pris de forte soif alors qu'il se trouve au bord de la mer. S'il se dépêche de puiser dans la mer, à la première gorgée, il apprend que cette eau-là n'est pas faite pour éteindre la soif. Je ne suis plus un enfant, je devrais savoir, mais il m'arrive encore d'essayer avec de l'eau de mer. Alors, allant à la rencontre de ma soif, dans son amour pour moi, Dieu veillera à ne me donner que l'eau vive de son pur amour. L'Esprit de Jésus, qui vit en nous, qui prie en nous avec des mots ineffables, Lui arrive, peu à peu, à purifier et raffiner tous nos désirs.

Présentons nos désirs, notre soif à Notre-Seigneur avec la simplicité d'un enfant, faisons-les connaître à lui. Alors, quand nous aurons été purifiés et transformés par le désir qu'a Dieu de nous rendre heureux, nous serons rafraîchis par cette eau vive qui jaillit pour la vie éternelle « *Dieu, toi mon Dieu, je te cherche, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau* » (Pc 62, 2).

Ce que je viens de vous offrir est une pensée de saint Augustin, telle qu'elle est citée dans le Nouveau Catéchisme, au début de la section sur la prière. « *La prière, que nous le sachions ou non, est la*

rencontre de la soif de Dieu et de la nôtre. Dieu a soif que nous ayons soif de Lui » (cf saint Augustin, quaest. 64, 4 PL 40, 56 – Catéchisme § 2560).

Retournons à la maison de Béthanie. Notre-Seigneur s'y trouve comme invité. Il reçoit l'hospitalité de la famille de Marthe, Marie et Lazare. Il est certainement important, qu'en toute confiance, nous fassions connaître nos besoins à notre Père du Ciel. Nous sommes encouragés à le faire, partageant la conviction de saint Thomas d'Aquin, que la prière nous fait exposer nos désirs à notre Père Céleste, afin qu'il puisse les combler.

Dans la prière, ne peut-il pas nous arriver de parler de trop ? Nous savons tous, d'expérience, combien cela peut être ennuyeux, si dans une conversation entre deux personnes, la parole est monopolisée par une seule. De temps en temps, je me demande si, à Dieu, je ne parle pas de trop, en lui exposant mes idées et mes besoins. Dieu peut alors avoir des difficultés pour me glisser son mot à Lui. Dieu sait écouter, il est bon auditeur. Et moi, sais-je l'écouter, sais-je lui prêter l'oreille ?

Nous demandons pour recevoir. Peut-être m'arrive-t-il de donner trop de place au premier des deux verbes dans la recommandation de Notre-Seigneur : « *Demandez et l'on vous donnera* ». « *Demandez et vous recevrez* ». Je ferais bien de m'attarder un peu plus sur le mot « recevoir ». Souvent, quand nous prions pour quelqu'un ou pour nous-mêmes, nous demandons, en fait, que nos cœurs soient préparés à recevoir ce dont Dieu veut nous faire profiter. Il se peut que nos cœurs à nous et ceux des personnes pour lesquelles nous prions, ne soient pas prêts à recevoir les faveurs de Dieu. C'est pour cette raison que je dis qu'il est bon de réfléchir souvent sur le « recevrez » de la phrase « *Demandez et vous recevrez* ». Quand nos prières ne reçoivent pas la réponse que nous désirons, cela peut venir de ce que « l'Heure » du Seigneur n'est pas encore arrivée.

Le pape Benoît vient de nous le rappeler dans son homélie de la Messe de Minuit à Saint-Pierre de Rome. Permettez-moi de vous faire entendre ses propres paroles : « *Posons mieux la question : qui sont les hommes que Dieu aime et pourquoi les aime-t-il ? Dieu est-il partial ? Aime-t-il seulement des personnes déterminées et abandonne-t-il les autres à elles-mêmes ? L'Évangile répond à ces questions en nous présentant quelques personnes particulières, aimées de Dieu. Ce sont des personnes précises : Marie, Joseph, Elisabeth, Zacharie, Siméon, Anne, etc. Mais il y a aussi deux groupes de personnes : les bergers et les sages de l'Orient, ceux qu'on appelle les rois mages. Arrêtons-nous en cette nuit sur les bergers. Quelle sorte d'hommes sont-ils ? Dans leurs milieux, les bergers étaient méprisés : ils étaient considérés comme peu fiables et, au tribunal, ils n'étaient pas admis comme témoins. Mais qui étaient-ils en réalité ? Ils n'étaient certainement pas de grands saints si, par ce terme, nous entendons des personnes de vertu héroïque. Leur vie n'était pas fermée sur elle-même : leur cœur était ouvert. D'une certaine façon, au plus profond, ils l'attendaient. Leur vigilance était disponibilité : disponibilité à écouter, disponibilité à se mettre en route ; elle était une attente de la lumière qui leur indiquerait le chemin. C'est cela qui intéresse Dieu. Dieu aime tous les hommes parce que tous sont ses créatures. Mais certaines personnes ont fermé leur âme ; son amour ne trouve aucun accès auprès d'eux. Ils croient qu'ils n'ont pas besoin de Dieu ; ils ne le veulent pas. D'autres qui, peut-être moralement sont aussi pauvres et pécheurs, souffrent au moins de cela. Ils attendent Dieu. Ils savent qu'ils ont besoin de sa bonté, même s'ils n'en ont pas une idée précise. Dans leur cœur ouvert à l'attente, la lumière de Dieu peut entrer et, avec elle, sa paix ».*

Ainsi, quand nous prions pour les gens ou pour nous-mêmes, nous demandons au Seigneur d'ouvrir nos cœurs pour Le recevoir, Lui, ensemble, avec ses dons destinés à nous enrichir. En dernier ressort, la prière est une affaire du cœur. « O Dieu, crée pour moi un cœur pur » (Ps 50) : Telle était la prière de David dans son grand acte de contrition, partie principale du psaume 50. L'hospitalité, elle aussi, donnée ou reçue, est également une affaire de cœur. Apprenons donc à être d'humbles invités de Dieu et de chacun d'entre nous, les uns des autres. Apprenons également à être de bons hôtes. Nous allons y réfléchir dans notre prochaine méditation.

IV – Devenir de bons hôtes

Les ressources humaines dont Jésus disposait pour offrir l'hospitalité, étaient plutôt maigres. Bien sûr, le mot hospitalité appelle aussitôt ceux de table et logis. En réfléchissant, nous constatons que l'hospitalité, comme je l'ai expliqué ci-dessus, est un terme au contenu bien plus riche. Jésus-Christ est le

premier à dire que pour lui-même, il n'a pas même une pierre où poser sa tête. Son style de vie est celui d'un prédicateur itinérant. Trois des quatre évangélistes présentent le groupe de femmes de Galilée qui suivaient Jésus et puisaient dans leurs ressources pour couvrir ses besoins matériels. Tout en voulant vivre en pauvre, Jésus s'était formé à accepter humblement et de bonne grâce, les services d'autrui, à commencer ceux de sa maman, Marie et de son papa, Joseph.

« N'oubliez pas l'hospitalité ». Les derniers gestes du Christ, en fin de vie, ont été des gestes d'hospitalité. C'était un geste d'hospitalité de confier sa mère, Marie, à Jean. Il faisait un geste d'hospitalité en confiance son disciple bien-aimé et, en lui, chacun de nous, à la garde de Marie. Le larron repent, aux derniers moments de sa vie, a reçu l'hospitalité du Christ. Du haut de la croix, Jésus l'a assuré : « En vérité, je te le dis, dès aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Ainsi, même aux moments les plus douloureux de sa vie, Jésus n'a pas oublié l'hospitalité.

La plus belle manifestation de l'hospitalité du Christ est mise en évidence à la célébration du repas d'adieux, dans la Salle Haute, moins de 24 heures avant qu'il se remette à son Père, dans une ultime expression de son obéissance aimante.

Il y a quelque chose d'émouvant, de tendre et de profondément humain dans la décision de Notre-Seigneur de nous laisser le sacrifice eucharistique de la messe sous la forme d'un repas. Un bon repas peut faire merveille dans une famille ou une communauté. Aux célébrations de jubilés, nous offrons un repas de fête. Ces repas aident à guérir de vieilles plaies, à réduire les tensions entre les membres d'une communauté ou d'une famille. Un de mes confrères m'a dit un jour qu'à son avis, l'un des meilleurs animateurs, c'est le vin en bouteille. Cela ne fait pas de doute : quand nous sommes autour d'une table de repas de fête, nous essayons d'oublier nos différends et de nous réjouir. Les jubilés et les anniversaires de naissance peuvent être des moments de réconciliation et d'une acceptation plus entière des autres membres de la communauté.

Il est vraiment dommage que le grand mystère de notre foi, la messe, soit perçu par beaucoup de gens sous son aspect d'obligation morale, surtout quand le dimanche est de retour. Il est aussi un peu triste d'entendre dire les jeunes d'aujourd'hui que, participer à la messe, les remplit d'ennui.

A propos des jeunes, on dit parfois que nous autres, plus avancés en âge, ne parlons pas le langage des jeunes d'aujourd'hui. C'est peut-être vrai. Nous pouvons, à cette occasion, nous demander quel est le langage de Dieu. Ma vie est une préparation d'apprentissage : je dois y développer mon habileté à parler le langage de Dieu. Le langage de Dieu, c'est l'agapè. « *Au soir de la vie, je vous examinerai sur l'amour* » a écrit saint Jean de la Croix. La vérité la plus importante que Dieu nous a révélée sur lui-même, se trouve en trois mots dans les écrits de saint Jean : « *Dieu est amour* » (1 Jn 4, 8). Il n'écrit pas : « Dieu **a** de l'amour », il écrit : Dieu **est** amour ».

L'amour authentique coûte toujours. Un homme peut-il aimer sa femme, une femme peut-elle aimer vraiment son mari, les parents peuvent-ils aimer leurs enfants, sans que leur amour ait à s'exprimer en sacrifice ? Même s'ils n'emploient pas le mot « sacrifice », leur amour véritable coûte toujours. Si Dieu nous aime, comme nous croyons qu'il le fait, alors l'amour coûteux et le sacrifice sont au cœur de son amour pour nous : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle* » (Jn 3, 16). Dieu n'a pas seulement des sentiments d'amour pour nous. Son amour **a donné** et **donne** encore. Telle est la nature de l'amour. Sous les apparences du pain et du vin, le Christ ressuscité parle le langage de l'amour. Écoutons les paroles de l'institution de l'eucharistie : « *Ceci est mon corps livré pour vous ; ceci est la coupe de mon sang qui sera versé pour vous* ». L'amour du Christ coûte.

La vie entière du Christ nous parle le langage d'un amour coûteux. Son ministère : guérir, enseigner, consoler était un épanchement continu d'énergie, coûteux pour lui-même. Aujourd'hui et tous les jours, il invite chaque membre de son Corps, l'Église, de verser dans le calice de l'offertoire de la messe, ses souffrances, ses joies, ses espoirs, ses énergies vouées aux pauvres. Si en-dehors de la messe, je ne parle et ne vis pas ce langage de l'amour qui coûte, alors je ne serai pas en harmonie avec la musique de la symphonie que nous connaissons comme Sacrifice eucharistique de la messe. Le cœur et le centre de chaque célébration de l'eucharistie est le renouvellement vivant et actuel de l'offrande que le Christ a fait de lui-même au Calvaire.

L'un des moments émouvants et très bienvenus du film « La Passion du Christ » arrive en plein milieu de grandes violences infligées à Notre-Seigneur : un flash soudain nous replonge pour quelques instants dans la paix de la Salle Haute. La scène de la crucifixion, avec Jésus dans les affres de l'agonie, est entrelacée de moments de paix de la Dernière Cène. Ce qu'au Calvaire, Jésus a donné sans réserve, en sacrifice : son corps et son sang, il l'avait déjà donné à ses disciples comme pain et vin, lors du repas pascal. Ensuite, il a demandé aux Douze de faire cela en mémoire de lui, jusqu'à ce qu'il revienne. Un autre flash du film, de trois ou quatre secondes, nous montre le Christ faisant allusion, en plein milieu des violences qu'il endure, à la suprématie de l'amour qu'il attendait de tous ceux qui veulent se réclamer d'être ses disciples. Les deux flashes durent seulement quelques instants, mais rappellent fort justement cette vérité que chaque célébration de l'eucharistie est un renouvellement de l'offrande du Christ sur la Croix, offrande d'amour à laquelle nous participons maintenant. On rapporte que lorsque notre regretté Saint-Père, Jean-Paul II a vu le film de Mel Gibson, il n'a fait, à sa fin qu'un commentaire laconique : « C'est comme cela a été ».

« N'oubliez pas l'hospitalité ! ». Non, le Christ n'oublie pas l'hospitalité : « *Jésus-Christ est le même hier et aujourd'hui, il le sera à jamais* » (Hb 13, 8). L'eucharistie est une alliance éternelle. Le Christ ressuscité nous invite à faire l'expérience vivante de son hospitalité, dans l'eucharistie, jour après jour. Aucune de nos nécessités ne sera trop grande pour pouvoir être placée sur la patène. C'est la célébration qui, selon les paroles de la 4^e prière eucharistique, « *apporte le salut au monde entier* », que le monde le reconnaisse ou non. J'aime la conviction d'un prêtre Capucin italien qui était infirme et bossu. Ce prêtre semble n'avoir été capable d'aucun autre service pour sa communauté, sauf de rester assis toute la journée au confessionnal et de célébrer sa messe quotidienne. C'était le seul ministère que saint Léopold pouvait exercer. Il avait l'habitude de dire qu'il n'y avait rien de trop grand pour demander une messe, vu la grandeur de Celui qui l'offrait et de ce qu'il offrait. Le Père Léopold est mort en 1942 et le Pape l'a canonisé il y a à peu près vingt ans de cela.

Chaque jour, le célébrant de l'eucharistie nous invite : « Proclamons le mystère de la foi ». Le mystère de la foi, c'est que Notre-Seigneur crucifié et ressuscité, dans la célébration de l'eucharistie, est à la fois hôte et victime.

Après avoir fait l'expérience de l'hospitalité de Dieu dans la célébration de l'eucharistie, notre bienveillant Seigneur nous demande de donner l'hospitalité à tous ceux que nous rencontrons au cours de la journée. Après avoir fait l'expérience de l'hospitalité de Dieu dans l'invitation que Notre-Seigneur nous adresse dans les derniers mots de la messe : « Allez dans la paix du Christ » ou dans la version anglaise : « Allez en paix pour aimer et servir le Seigneur », par ces paroles, nous sommes invités à accueillir comme hôte bienvenu le Christ « total ». Nous avons été reçus par l'hôte divin comme ses invités. Maintenant, nous sommes les hôtes pour l'accueillir dans la personne de ceux que nous rencontrerons après la célébration de l'eucharistie. Par moment, cela peut être difficile parce que Notre-Seigneur se présentera sous des déguisements divers, parfois attrayants, parfois repoussants. Nous avons à accueillir chacun, spécialement les pauvres mais aussi des personnes qui peuvent ne pas être pauvres car, comme l'a écrit le poète jésuite Hopkins : « *Le Christ brille en 10.000 endroits, beau dans des yeux et des membres qui ne sont pas de lui* ». La difficulté d'accepter en tout temps le Christ « total » est bien exprimée dans le poème qui va conclure notre réflexion.

Le problème avec les Epiphanies

Un jour, Jésus m'est arrivé à mon bureau et s'est mis à attendre, restant debout.

J'en étais fort ennuyé, à en mourir : j'avais du travail à faire.

Il ne m'aurait pas gêné s'il avait été estropié ou handicapé : je sais m'en tirer avec les invalides.

Mais lui restait là, solidement debout, l'air tout content de lui-même et de sa damnée guitare.

Je ne lui ai pas offert de siège : il y serait resté jusqu'au soir.

Soyons honnêtes, simple et franc : à ce moment-là, comme à bien d'autres, je me suis senti comme écartelé, crucifié, ne sachant que faire de bon ni pour Dieu ni moins encore pour quelqu'un d'autre !

Après de longs moments, pour en finir, j'ai fini par lui demander : « *Eh bien ! Qu'arrive-t-il ? Que voulez-vous ?* »

Il s'est mis à rire, bêtement, m'a répondu : « *J'étais de passage, j'ai pensé dire hello* ».

« *Génial !* » ai-je applaudi, railleur.
Il a dit son hello ... et s'est éclipsé.
A son départ, je me suis trouvé si furieux contre moi-même que je ne pouvais même plus écouter la radio. Je suis sorti prendre un café.
Le problème avec le Christ, c'est qu'il vient toujours au mauvais moment !

Jean L'heureux

« *N'oubliez pas l'hospitalité, pratiquez l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmurer* », sans souhaiter tout bas en vous-même : « *pourvu que je n'ai pas à le faire !* »

Père Richard Mc CULLEN, cm

ACTUALITE DES PROVINCES

Nominations

PROVINCE D'AFRIQUE DU NORD : Soeur Josefina REMIREZ a été désignée à nouveau Visitatrice pour trois ans, le 13 septembre 2006.

PROVINCE D'HAITI : Soeur Maria Teresa TAPIA a été désignée Visitatrice en remplacement de Soeur Natalia MARTINEZ, le 11 octobre 2006.

PROVINCE DU PEROU : Soeur Marina MELENDEZ MELENDEZ a été désignée à nouveau Visitatrice pour trois ans, le 21 novembre 2003.

PROVINCE DE SAINT LOUIS : Soeur Mary WALTZ a été désignée Visitatrice en remplacement de Soeur Marie-Thérèse SEDGWICK, le 7 février 2007.

PROVINCE DE BARCELONE : Soeur Maria Cruz ARBELO HUARTE a été désignée à nouveau Visitatrice, le 7 février 2007.

* * * * *

PROVINCE DE BOLIVIE : le Père Javier GAMERO TORRES a été nommé Directeur des Filles de la Charité, le 30 novembre 2006.

PROVINCE D'ALLEMAGNE : le Père Georg WITZEL a été renommé Directeur des Filles de la Charité pour trois ans, le 12 décembre 2006.

PROVINCE D'AUSTRALIE : le Père Kevin CANTY a été renommé Directeur des Filles de la Charité pour trois ans, le 18 décembre 2006.

PROVINCE DU CAMEROUN : le Père Emmanuel TYPAMM a été nommé Directeur des Filles de la Charité, le 8 janvier 2007.

PROVINCE D'ARGENTINE ET DU PARAGUAY : le Père Pedro DUARTE ALONSO a été nommé Directeur des Filles de la Charité, le 24 janvier 2007.

REGION D'ALBANIE-KOSOVO : le Père Vittorio PACITTI a été nommé Sous-Directeur des Filles de la Charité, le 5 février 2007.

VISITE DES SUPERIEURS

Mère Evelyne Franc
et Sœur Blanca Libia Tamayo, Conseillère générale

Visite de la Province du Venezuela
15 - 20 janvier 2007

Un peu d'histoire

En 1950, quatre Sœurs colombiennes arrivent au Venezuela à la demande de l'Archevêque de Caracas, pour diriger l'œuvre Sociale de la mère et de l'enfant. D'abord Vice-Province de la Province de Gijon en 1967, elle devient Province en 1972. Un Séminaire est ouvert en 1980. Aujourd'hui, la Province compte 65 Sœurs dont 29 vénézuéliennes.

Visite de Mère Evelyne Franc

Le 15 janvier 2007, Notre Mère et Sœur Blanca Libia Tamayo atterrissent en terre vénézuélienne, la "terre de Grâce", comme l'appelaient les Conquistadors. A l'aéroport, la Visitatrice et les membres du Conseil Provincial, la Communauté du Séminaire et plusieurs Sœurs des maisons de Caracas les attendaient.

A la Maison provinciale, après les souhaits de bienvenue et un temps d'action de grâce à la chapelle, Sœur Yolanda Zambrano, Visitatrice, exprime sa gratitude pour cette visite en ces moments d'incertitude, de crainte pour ce qu'on nous annonce : nous ressentons à la fois la confiance et la peur, l'espoir et le doute au commencement d'un processus de socialisme castro-révolutionnaire ou socialisme du XXI^e comme le dit le Président Hugo Chavez. Mais, nous entendons aussi les voix : "Ne craignez pas", "l'Esprit se chargera de parler à votre place".

Le lendemain, la visite débute par l'Eucharistie et la rencontre avec les membres du Conseil, dans un dialogue sincère, constructif et encourageant au sujet de la situation du pays.

Le 17 janvier, la Province célèbre dans l'action de grâce les 50 ans de vocation de Sœur Amélia Lopez, missionnaire originaire de la Province de Madrid. Notre Mère est ensuite accueillie chaleureusement par la communauté éducative du collège Sainte Louise : corps enseignant, administrateurs et employés. Puis, Sœur Evelyne parle, avec simplicité et bonté, aux enfants du collège.

A la salle de conférence, elle rencontre un premier groupe des Sœurs de la Province. Elle nous invite à assumer les défis et les risques d'aujourd'hui, à nous donner entièrement à Dieu pour le service des pauvres selon l'esprit de la Compagnie. Puis, dans un dialogue sincère, elle écoute nos questions et répond en nous encourageant, en nous communiquant beaucoup d'espérance, en nous préparant à vivre dans la sérénité et dans la foi les événements qui vont se présenter avec la mise en marche du Socialisme Révolutionnaire. L'Eucharistie réunit ensuite toutes les Sœurs, elle est suivie du repas de fête en l'honneur de la jubilaire et d'une récréation bien animée par les Sœurs du Séminaire.

Avec les Sœurs Servantes, Notre Mère insiste sur leur mission d'animation spirituelle des Sœurs, s'efforçant de créer dans la communauté un climat favorable pour vivre en union avec Dieu ; elle souligne aussi, entre autres, la nécessité du Conseil domestique et de la subsidiarité et remercie chacune pour le service assumé avec générosité.

Le lendemain, Notre Mère rencontre les Sœurs du Séminaire qui partagent leur expérience de vie et l'équilibre à garder entre la formation intercongréganiste et les instructions spécifiquement vincentiennes. Sœur Evelyne insiste sur l'importance de méditer la Parole et de vivre l'enfouissement. Ensuite, Notre Mère visite les Communautés Maria-Antonia Bolivar et Coromoto. La première, une école, est une des premières fondations de la Province. La deuxième est la maison où vivent cinq Sœurs Aînées

parmi lesquelles se trouve Sœur M. Vasquez, fondatrice de la Province du Venezuela, qui raconte à Sœur Evelyne les débuts de son histoire. Notre Mère et Soeur Blanca Libia écoutèrent avec attention les commencements de la Province.

A l'Auberge du Pèlerin où sont accueillis environ 40 pensionnaires, anciens SDF sauvés de la rue et de ses dangers, de la solitude et de la faim, Notre Mère rencontre les résidents qui lui offrent chants, poésies et fleurs en signe de gratitude envers les Sœurs qui les aident à se réinsérer dans la société. Certains ont pris la parole pour retracer non seulement le chemin de leur « descente » mais aussi leurs difficultés pour remonter et se réinsérer, exigeant beaucoup de courage et de persévérance.

Le 19 janvier, après avoir reçu personnellement quelques Sœurs, Notre Mère rencontre les Pères Lazaristes qui l'accueillent avec beaucoup de cordialité fraternelle. Elle se rend ensuite à l'Œuvre Sociale de la mère et de l'enfant. Les Sœurs de cette Communauté lui parlent de la réelle pauvreté de la société vénézuélienne, des jeunes filles, encore fillettes, qui deviennent mères, du travail qu'elles réalisent avec elles pour leur éducation intégrale ainsi que pour les former à leur mission de mère. C'est une œuvre pour laquelle les Sœurs doivent être bien équilibrées, prêtes à donner beaucoup d'amour et de compréhension pour la situation de ces filles. Notre Mère leur adresse un message de foi et d'espérance.

De retour à la Maison Provinciale, l'Eucharistie réunit les Sœurs et des membres de la famille vinentienne représentant les sept branches présentes au Venezuela.

Le 20 janvier, dernier jour de la visite, Notre Mère rencontre le deuxième groupe de Sœurs de la Province. Elle nous aide à approfondir quelques pages des Ecrits des Fondateurs et des Constitutions, nous laissant la consigne de la fidélité, de l'effort pour progresser ensemble dans notre vocation. Au cours de l'Eucharistie, nous rendons grâce au Seigneur pour tout ce que nous avons reçu de Mère Evelyne et de Sœur Blanca Libia.

Dans l'après-midi, dernière réunion avec les membres du Conseil pour ratifier quelques points forts, et les paroles d'adieu et de gratitude de Sœur Yolanda : « *Ma Mère, nous n'avons ni or ni argent, nous vous offrons une pensée constante auprès du Seigneur, pour déposer dans son cœur vos intentions, celles de la Compagnie, vos prochaines Visites à d'autres Provinces.... Puisque votre retour à la Maison-Mère est proche, nous vous disons comme Saint Vincent à Sainte Louise, vous qui la représentez en ce moment dans la Compagnie : "Je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne, qu'elle soit votre soulas en votre chemin, votre ombre contre l'ardeur du soleil, votre couvert à la pluie et au froid, votre lit mollet en votre lassitude, votre force en votre travail et qu'enfin il vous ramène en parfaite santé et pleine de bonnes œuvres".*

Soeur Bérénice JIMENEZ
Correspondante des Echos

TEMOIGNAGE DES SOEURS

Province de Sienne

150 ans d'histoire des Filles de la Charité

« *Dans les racines, un avenir de charité* »

2006 : une année de grâce qui a servi à faire connaître et aimer saint Vincent, son charisme, ses œuvres. A Sienne, les 16 et 17 septembre 2006, les célébrations de clôture ont rassemblé plus d'un millier de personnes dont Notre Mère, Sœur Mariarosa, Conseillère générale, des Sœurs de la province de Sienne, celles des autres provinces d'Italie, des Prêtres de la Mission, de nombreux laïcs parmi lesquels beaucoup de jeunes. La qualité de l'accueil assuré par un groupe de Sœurs et de jeunes a permis à chacun de se sentir de la grande famille. Par sa présence simple et discrète, ses exhortations claires et directes, Sœur Evelyne nous a confortées dans notre vocation.

Après une visite à l'infirmerie et la Communauté de la maison provinciale, Notre Mère participe avec tous les invités à une première représentation : « Louise de Marillac, la vocation d'un noble cœur », suivie d'une soirée musicale organisée par les J.M. Enfin, une veillée de prière dans la merveilleuse « Basilique dei Servi di Maria » a rassemblé de nombreux participants. Monseigneur Italo Castellani, Evêque de Lucca est intervenu à plusieurs occasions.

Le lendemain, après la prière des Laudes, le Père Vernaschi, cm, Directeur provincial, présente le livre « *Dans les racines, un avenir de charité* » écrit par plusieurs auteurs, à l'occasion du 150^e anniversaire de la province.

Ensuite, Sœur Luisa Farri, Visitatrice, présente la province à l'aide d'un power-point. Elle énumère les services confiés aux Sœurs depuis les commencements qui ont donné forme à la province et relate les moments les plus significatifs de ces 150 années de dévouement : « *Vraiment, on peut raconter une grande histoire d'amour, une belle histoire aussi, même si n'ont pas manqué des années difficiles, surtout pendant la période des deux grandes guerres. Les Filles de la Charité ne se sont jamais découragées ; elles ont appris de saint Vincent que : « les choses de Dieu se font d'elles-mêmes ». Aujourd'hui la Province, malgré la diminution des Sœurs, conserve sa joie d'appartenir au Seigneur et son désir de vivre en plénitude et fidélité sa vocation. La société change, et avec elle change le visage du pauvre, mais ce qu'a dit Jésus reste toujours vrai : « Les pauvres vous les aurez toujours parmi vous.... » Les nouvelles pauvretés nous interpellent, souvent elles nous tourmentent.... »*

Puis, Sœur Luisa présente les services rendus aujourd'hui : accueil des prisonnières à Campomorone, soin des malades en phase terminale à Quercianella, nouveau Centre de Caritas de Scandicci à Florence, crèche pour les enfants à Sienne, et commente le cheminement de la révision des œuvres afin d'être toujours plus proches des pauvres : « *Transformer les services, fermer et ouvrir des maisons, passer à d'autres la gestion d'établissements, ne sont pas des choix faciles, mais les nouveaux besoins exigent de nouvelles réponses* ». Enfin, elle conclue : « *Déposons entre les mains de Dieu l'avenir de notre Province, pour une continuelle création.... J'invite les Sœurs à regarder l'avenir et à programmer notre présence dans l'Eglise, bien conscientes d'être des servantes et des instruments d'un Projet qui n'appartient qu'à Dieu, pour le bien des Pauvres.* ». Enfin, elle confie aux Sœurs et aux jeunes le défi de partager le charisme : « *L'engagement pour la charité est une école de vie pour les jeunes* ».

Elle termine en disant : « *Je veux avec vous remercier le Seigneur pour nous avoir rendu participantes de sa Création auprès des pauvres, pour avoir inventé cette longue histoire de la charité, pour nous avoir projetées dans un avenir de charité ayant de profondes racines.* »

A 11h30, l'Eucharistie est présidée par Monseigneur Antonio Buoncristiani, archevêque de Sienne, à laquelle participe le Père Gregory Gay, Supérieur général, entre ses deux voyages (Ethiopie et Tanzanie). Dans son homélie, l'archevêque de Sienne, citant plusieurs fois saint Vincent, rappelle les points forts de notre vocation. Il exprime aussi sa gratitude pour ces 150 années de témoignage de la charité. Il conclut en

demandant pour les Sœurs les dons de confiance et d'espérance enracinés dans le Christ qui conduit l'histoire humaine, malgré nos fragilités.

L'après-midi, Notre Mère intervient sur la grandeur et l'actualité de notre charisme à incarner et à transmettre aujourd'hui aux laïcs avec qui nous collaborons. Elle insiste particulièrement sur la fidélité aux origines, la collaboration avec la famille vincentienne, l'attention aux pauvres dépourvus de tout et, d'une manière spéciale, aux migrants et aux jeunes.

Dans la basilique remplie de monde, dans un climat d'écoute attentive, elle rappelle les paroles du Père Slattery, ancien Supérieur général, adressées aux sœurs de la Province de Sienne à l'occasion du centenaire de la Province : « Votre Province n'a rien perdu de l'esprit des origines de St Vincent et de Ste Louise. Votre plus grand mérite est celui d'avoir su unir pendant un siècle, les traditions de votre Compagnie avec les progrès modernes en ce qu'ils ont de meilleur : conservation et renouvellement dans l'obéissance, telles ont été et seront les garanties de pérennité de votre Province. » Elle continue : « *Merci de votre fidélité dynamique... avant tout votre fidélité aux origines comme famille vincentienne, comme le souligne le statut 9c... Aujourd'hui, le service d'évangélisation et de charité se poursuit grâce à la présence et à la collaboration fraternelle des laïcs, expression de communion ecclésiale. La collaboration et le partage du charisme est un signe des temps qui a une profonde signification théologique. Le cœur du charisme vincentien consiste dans ce service du Christ dans le pauvre fait ensemble. Nous savons que lorsque nous parlons de partage, il ne s'agit pas d'une suppléance à l'exiguïté numérique des Filles de la Charité : les laïcs partagent avec nous - et nous avec eux - la même responsabilité dans les œuvres de charité et de justice à l'intérieur de la communauté humaine et chrétienne.*

Sœur Evelyne nous invite au partage : « Nous toutes pouvons offrir la richesse de notre expérience et pouvons aussi apprendre beaucoup d'un dialogue orienté vers la perspective de services, répondant toujours plus aux nouvelles pauvretés. » Parlant des nouvelles pauvretés, Sœur Evelyne souligne que « *les Provinces italiennes ont réalisé déjà de vrais projets pour la défense des droits de l'homme, mais nos frères et sœurs dépourvus de tout ont besoin que de telles initiatives se multiplient. Ils ont soif d'être traités d'une manière cordiale et personnalisée. Je pense en particulier aux migrants toujours plus nombreux dans votre pays.* »

Puis elle aborde le sujet des jeunes : « Il y a encore tant à inventer Par leur fraîcheur et leur enthousiasme, les jeunes, d'une manière spécifique sont notre grande ressource . Ce sont eux souvent qui provoquent les Soeurs à être des femmes non seulement pour les autres, mais avec les autres. Cet être avec le monde est un aspect central de notre charisme et fortifie notre identité pour un service commun ; apprenons mutuellement, à répondre aux préoccupations et aux initiatives de chacun, dialoguant à partir d'objectifs apostoliques communs. Puissions-nous dire ensemble : les jeunes sont l'avenir de la Compagnie et de la famille vincentienne. Dans la Compagnie, les vocations sont nombreuses mais elles ne sont pas bien réparties dans toutes les Provinces. La collaboration avec la famille vincentienne peut contribuer à présenter notre vocation de servantes des pauvres. Connaître les Soeurs et constater leur joie peut contribuer à susciter de nouvelles vocations. »

Ensuite Mère Evelyne s'adresse à toute la famille vincentienne, souhaitant à tous de progresser ensemble sur le chemin du service du Christ dans les pauvres.

Sœur Luisa Farri conclue : « *Confions à la Très Sainte Vierge ce cheminement pour qu'elle nous guide vers un nouvel avenir de Charité - et dans cet engagement commun avec la famille vincentienne, - continuons de vivre avec enthousiasme et courage cette histoire d'amour, ce cheminement de sainteté que beaucoup ont déjà parcouru afin d'aller au-delà des objectifs déjà atteints, et être porteurs d'espérance, d'amour, de joie et de tendresse pour continuer et renouveler l'histoire du salut.*

Sœur Patricia BIN
Fille de la Charité

TEMOIGNAGE DES SŒURS

Province d'Afrique Centrale

Visite de Sœur Juana Elizondo,
2-19 septembre 2006

La Province d'Afrique Centrale (Rwanda-Burundi) a 5 ans d'existence mais les Filles de la Charité y sont au service des pauvres depuis 1971, ces deux pays formant une Région. A cette époque, elle a connu de grandes difficultés mais la divine Providence n'a jamais cessé de soutenir les Sœurs dans leur mission, particulièrement par l'intermédiaire de Mère Elizondo. Celle-ci est venue nous voir plusieurs fois, même au risque de sa vie, toujours accompagnée par Sœur Marie-Anne Latscha dont nous gardons aussi un bon souvenir. En 2002, elle est revenue avec Sœur Wivine Kisu pour inaugurer notre Maison provinciale.

Et voilà qu'après son généralat, elle nous porte encore dans son cœur, gardant le souci de cette Province qu'elle a vu naître dans de grandes difficultés. Récemment, à la demande de notre Visitatrice, Sœur Sabina Iragui, Sœur Elizondo a vécu avec nous deux semaines pour nous aider à approfondir les Constitutions rénovés. Avec patience, elle nous a données tout le temps nécessaire pour nous les expliquer. Elle nous les a transmises comme celle qui, non seulement les lit et les médite, mais aussi comme celle qui les vit.

Sœur Juana, Fille de la Charité pleine d'expérience, nous a incitées à bien méditer les Constitutions comme un précis d'Évangile. Elle a insisté sur l'amour de la Compagnie et l'importance de participer activement à son gouvernement, chacune selon ses responsabilités. Elle a souligné la nécessité de bien organiser notre vie de service et de gérer les biens confiés avec beaucoup de rigueur. « *Faisons tout, nous a-t-elle dit, pour que Jésus soit connu, aimé et servi, surtout par et dans les pauvres. C'est cela notre mission. Vivons-la fidèlement dans la vérité* ».

Nous avons presque toutes participé à l'une ou l'autre de ces deux sessions de cinq jours : temps de réflexion personnelle et d'échanges en groupe pour poser nos questions. « Ce que nous venons de faire n'est que l'apéritif, nous allons continuer à méditer les Constitutions et les assimiler pour les faire nôtres, car elles sont notre chemin de sainteté ». Merci Sœur Juana, vous restez toujours présente dans notre Province.

Sœurs Christine NDAYISENGA et Scholastique MUJAWAMARIYA
Filles de la Charité

TEMOIGNAGE DES SŒURS

Province de Chelmno

Sœur Barbara Samulowska
(Sœur Stanisława en communauté)
Décédée à l'hôpital de Guatemala, le 6 décembre 1950,
85 ans d'âge, 66 de vocation.

Née le 21 janvier 1865 en Pologne à Woryty, Barbara a la grâce de rencontrer la Sainte Vierge durant les apparitions de Gietrzwald. Cela se déroule du 28 juin au 16 septembre 1877 alors qu'elle a 12 ans.

A 19 ans, elle entre chez les Filles de la Charité et fait son Postulat à la Maison Provinciale de Chelmno. Ensuite, elle part à la Maison Mère à Paris pour faire son Séminaire. Désormais, elle s'appellera Sœur Stanisława.

Fille de la Charité pendant 66 ans, elle sert le Christ dans les pauvres d'abord à Paris, puis au Guatemala pendant 54 ans. Le 6 décembre 1950, elle meurt au Guatemala en odeur de sainteté.

Au cours de la célébration du centenaire des apparitions de la Sainte Vierge à Gietrzwald, l'Eglise proclame solennellement leur authenticité.

Après avoir reçu, en janvier 2001, l'accord de Mère Juana Elizondo, Supérieure générale, les Prêtres Chanoines Réguliers du Latran, gardiens du Sanctuaire de Gietrzwald, persuadés de la sainteté de Barbara Samulowska, s'adressent à l'Archevêque Edmund Piszcz, Métropolitain de Warmia, pour ouvrir le procès de béatification de la voyante de Gietrzwald.

Toutefois, conformément à la loi ecclésiastique, il revient au diocèse du territoire sur lequel la personne concernée est décédée de mener le procès de béatification. Il fallait donc obtenir l'accord de l'Archevêque de Guatemala, le Cardinal Rodolfo Quezada Toruño pour transférer le procès en Pologne. Il le donna le 8 décembre 2003.

Après avoir obtenu l'avis favorable de la Conférence de l'Episcopat de Pologne et la permission de la Congrégation des Saints le 23 septembre 2004 à Rome, le procès de béatification au niveau diocésain s'est ouvert le 2 février 2005 à Gietrzwald. Le Père Kazimierz Brzozowski, gardien du sanctuaire marial à Gietrzwald, est nommé Postulateur du procès. Trois Filles de la Charité de la Province de Chelmno-Poznan font partie des Commissions du Tribunal : Soeur Hanna Cybula, Visitatrice, dans la Commission Théologique et Historique, Soeur Anna Mamona dans la Commission Notariale, Soeur Krystyna Rynarzewska dans la Commission Historique. Au cours de l'interrogatoire des témoins au Guatemala, Soeur Gertruda Bukowska, missionnaire polonaise en République Dominicaine, aide à la traduction.

Le Tribunal a interrogé plusieurs dizaines de témoins en Pologne, en Allemagne et au Guatemala. Les Commissions ont étudié la documentation réunie concernant la Servante de Dieu et ont donné leurs avis. Le Tribunal Ecclésiastique de Guatemala conformément à l'assentiment de l'Archevêque du lieu, a aidé à rassembler les documents nécessaires parlant de l'héroïcité des vertus de Barbara Samulowska. Toute la documentation du procès au niveau diocésain compte environ 1.500 pages. Le 8 septembre 2006, en la Fête de la Nativité de la Sainte Vierge, a eu lieu la dernière session diocésaine du Tribunal de la Béatification. La clôture a été faite par le nouveau Pasteur de l'Archidiocèse, l'Archevêque Wojciech Ziemba.

La désignation du Postulateur à Rome sera l'étape suivante de la procédure du procès. Les Cardinaux et autres personnes de la Congrégation commenceront à étudier et vérifier les documents réunis et transmis à Rome par le Postulateur de Pologne. La décision de proclamer la Servante de Dieu Bienheureuse sera prise par le Saint Père.

Dans son homélie du 8 septembre 2006, l'Archevêque Wojciech Ziemia disait: « *Nous remercions aujourd'hui pour la Servante de Dieu Soeur Barbara Samulowska. C'est grâce à Marie que son coeur s'est enflammé de l'amour pour Dieu en donnant un beau témoignage de vie* ».

N.B.

Même si Barbara s'est appelée Sœur Stanislawa en Communauté, son nom de baptême est privilégié, c'est pourquoi elle est nommée : Sœur Barbara Samulowska.

REMARQUES SUR SŒUR BARBARA SAMULOWSKA

« *L'Immaculée Conception est plus belle encore !...* »

Voici en quelle circonstance cette affirmation jaillie des lèvres trop silencieuses, à notre gré, de Sœur Barbara Samulowska :

« Je venais d'arriver au Postulat, raconte une Fille de la Charité, et je souffrais vivement d'avoir quitté ma chère Maman. Une Sœur de l'Hôpital me trouvant en larmes dans le parloir, me dit pour me consoler : « *Ne pleurez pas, Mademoiselle, vous allez être si heureuse de recevoir le bonnet de Postulante des mains de notre Respectable Sœur Assistante, qui est une sainte, et qui a eu le privilège de voir la Sainte Vierge, en Pologne, quand elle était enfant* ». La surprise arrêta mes larmes. Peu de temps après, la Sœur d'Office m'introduisit dans le bureau de ma Sœur Assistante. Agenouillée près d'elle, je l'entendis me parler de la beauté de notre vocation, avec des paroles qui tombaient comme une rosée sur mon cœur endolori. Malgré moi je l'observais et remarquais en elle quelque chose qui n'était pas humain. Remplie de l'esprit du monde, ne comprenant rien à la vie surnaturelle, ma curiosité l'emporta. Indiscrète et précipitée, je questionnais à brûle-pourpoint, en désignant une statuette placée sur son bureau : « *Ma Sœur, est-il vrai que la Sainte Vierge vous est apparue quand vous étiez petite, sous des traits semblables à ceux-ci ?* »

Son étonnement ne niait pas le fait : « *Qui vous a dit cela, si vite ? Vous venez à peine d'arriver !... Cela ne se demande pas* ».

Il me semblait que son sourire la trahissait ; étourdiment j'insistais : « *Ma Sœur, je vous en prie, dites-le moi ! Était-elle belle comme cette Vierge de la Médaille Miraculeuse ?* »

Remuant la tête en signe de négation et gardant son sourire, elle me répondit : « *Que vous êtes espiègle ! Préparez-vous à faire très bien votre Postulat, si vous voulez mériter la grâce de La voir aussi un jour !* ». Puis, regardant la jolie statuette, elle ajouta : « *L'Immaculée Conception est plus belle encore !* »

Mais comment la nouvelle de la: maternelle faveur faite par la Reine du Ciel à l'humble petite polonaise, était-elle parvenue jusqu'au Guatemala, alors que le fait précédent est le seul, semble-t-il, qui ait pu la trahir ? Notre chère Sœur Lannes, alors Directrice du Séminaire de la Province, nous l'explique : « *Dès son arrivée, en septembre 1895, ma Sœur Barbara Samulowska me fut confiée par ma Sœur Visitatrice, afin d'être initiée à la langue espagnole et habituée au travail du Séminaire. L'ayant observée de près, pendant quelques jours, je pensais : on sent en cette Sœur quelque chose d'extraordinaire, de surnaturel : le divin Maître est là. Et voici que je lus un jour, dans les Annales des Enfants de Marie, le récit des Apparitions de la Sainte Vierge au hameau de Gietrzwald, en Pologne : alors, j'ai tout compris.* »

Ouvrons, à notre tour, les Annales des années 1878-1879, car elles contiennent les seuls détails que nous ayons sur l'enfance de Sœur Barbara, et lisons : « *De même qu'à La Salette et à Lourdes, la Vierge Immaculée a choisi la terre de Pologne pour se manifester à des âmes humbles et simples ; Elle voulait, en même temps, consoler un peuple infortuné et récompenser l'amour particulier qu'il conserve envers le privilège auguste de son Immaculée Conception. Ce fut le hameau de Gietrzwald, qui fut le témoin des merveilleuses apparitions que nous allons raconter* ».

Le 27 juin 1877, le vénérable et pieux Curé de l'endroit avait réuni, pour l'examen préparatoire, les enfants qui se disposaient à la Première Communion. Justine Szafrynska, âgée de 13 ans, ayant peu d'intelligence et moins encore de mémoire, redoutait beaucoup cet examen et pria de tout son cœur la

Sainte Vierge de venir à son secours. Marie exauça sa prière : au grand étonnement de M. le Curé, Justine répondit à toutes les questions avec une assurance parfaite, mieux que les autres enfants.

Justine est une pauvre paysanne, chétive et délicate, d'une taille moyenne pour son âge ; elle est vêtue d'une robe brune d'étoffe grossière, un fichu de laine rouge foncé couvre sa tête et encadre son visage pâle, dont les traits réguliers sont empreints de modestie. Ses yeux, d'un bleu limpide, restent habituellement baissés ; mais, en ce moment, ils brillent d'une joyeuse satisfaction. A quelques pas de l'église, elle rencontre sa mère qui vient à sa rencontre, anxieuse du résultat de l'examen.

— Eh bien, ma fille, seras-tu admise à la Première Communion ?

— Oui, répond Justine, j'ai bien répondu à tout ; la Sainte Vierge et le Bon Jésus m'ont exaucée.

Tandis que la mère et la fille cheminent, s'entretenant ainsi, l'Angélus sonne. Selon l'usage du pays, elles s'agenouillent sur la route et récitent la Salutation Angélique. Tout à coup, Justine pousse un cri d'étonnement et d'effroi :

« Regardez ! Regardez ! Quelle vive lueur au-dessus de cet érable ! On dirait un incendie ! Et quelle belle dame vêtue de blanc ! »

M. le Curé, arrivant sur ces entrefaites, entendit l'enfant et l'appela pour la faire entrer dans le jardin du presbytère où était l'érable, afin qu'elle pût mieux voir la lueur qui l'avait frappée. S'étant approchée, Justine étendit la main droite vers l'arbre, s'écriant :

« Je vois la Sainte Vierge assise sur un trône d'or, orné de perles ; Elle a une robe blanche ; ses cheveux blonds et lumineux flottent sur ses épaules. »

Le Curé, pensant qu'en effet, elle pouvait voir la Sainte Vierge, l'invite à réciter l'Ave Maria ; Justine obéit, et, à peine sa prière achevée, elle s'écrie encore :

« Oh ! A présent, tout est devenu plus lumineux... Voilà un petit enfant qui descend du Ciel ; ses vêtements sont blancs avec des reflets dorés et brillants, attachés sur sa poitrine avec une agrafe d'or ». En achevant ces mots, Justine se mit à saluer respectueusement l'Apparition, puis elle ajouta : « Voilà que la Sainte Vierge monte au Ciel ; l'enfant se tient à sa gauche... en haut, le ciel très pur... pas de nuages... tout disparaît... je ne vois qu'une grande lueur... je ne vois plus rien. »

L'attitude extraordinaire de l'enfant, la fermeté de ses paroles, l'éclat particulier de ses yeux, l'impression de frayeur dont elle était saisie, frappèrent le digne pasteur, et, tout ému, il lui dit : *« Ne crains rien ! Mais demain, à la même heure, reviens ici réciter le Rosaire. »*

Le lendemain, 28 juin, Justine se rendit auprès de l'érable, suivie de plusieurs de ses petites compagnes du catéchisme, et, toutes ensemble, à genoux, se mirent à réciter le Rosaire. Au moment où la cloche sonna l'Angélus, Justine aperçut comme un éclair en forme de roue, qui illumina l'érable, et la merveilleuse apparition de la veille vint encore charmer ses regards. La Sainte Vierge, d'une beauté inexprimable, paraissait avoir de 16 à 18 ans ; elle avait le visage allongé, les joues d'une teinte rosée et délicate, les yeux bleus d'une douceur et d'un éclat surprenants et, de ses doigts, s'échappaient de longs rayons lumineux. Deux Anges, vêtus de blanc, semblaient soutenir un trône, où la Reine du Ciel s'assit. Deux autres Anges, soutenant l'Enfant Jésus, le déposèrent sur les genoux de la Sainte Vierge et disparurent ; un nouveau Messenger céleste apporta un globe, que l'Immaculée Marie présenta au divin Enfant ; les Anges lui offrirent un sceptre, et placèrent une couronne sur sa tête et sur celle de sa Mère. Enfin une Croix lumineuse, descendue du Ciel, resta suspendue dans les airs au-dessus du groupe formé par la Sainte Vierge et les Anges. A la fin du Rosaire, ce merveilleux spectacle avait cessé.

Cette fois, Justine ne fut pas seule à contempler l'apparition ; une autre enfant, Barbe Samulowska, notre future Sœur, pauvre enfant du village de Woryt, situé à un quart de lieue de Gietrzwald, partagea son bonheur. Barbe n'a que 12 ans. Vrai type de simplicité et de liberté enfantine qui ne connaît pas de contrainte, elle ne marche pas, elle ne sait que courir et sauter comme une jeune biche ; ses yeux sont noirs et vifs, son teint basané ; tout dans son extérieur laisse deviner une nature ardente et presque sauvage, que rien n'a comprimé.

Le 30 juin, à la même heure, la Sainte Vierge se montra de nouveau aux deux enfants et à la demande faite par Justine : *« Qui êtes-vous, Madame ? »*

L'Apparition répondit : *« Je suis Marie, conçue sans péché. »*

L'enfant reprit : *« Madame, que désirez-vous ? »*

- *« Je désire que vous récitiez le Rosaire. »*

Le jour suivant, qui était celui de la Première Communion, un grand nombre de personnes accompagnèrent les petites filles, et se rendirent près de l'érable pour réciter le Rosaire. Bientôt la foule s'augmenta : les villageois arrivaient de tous les environs, et les prières se faisaient avec une ferveur croissante. Le nombre des pèlerins devint si considérable, qu'il s'éleva promptement à 2000 et que, pour maintenir l'ordre et la piété, il fut réglé qu'on se rendrait chaque jour processionnellement au lieu des apparitions, la Croix en tête et par groupes, précédés chacun d'une bannière.

La Reine du Ciel avait annoncé aux enfants qu'elle paraîtrait jusqu'au 8 septembre ; Elle leur avait exprimé le désir qu'une petite Chapelle fut construite à l'endroit de l'apparition et qu'une statue de l'Immaculée Conception y fut érigée.

Vers la fin de juillet, les visites de la Sainte Vierge se multiplièrent ; Elle se montrait trois fois par jour, au moment de l'Angélus. Deux autres témoins partagent alors les faveurs dont jouissent déjà Justine et Barbe. L'une, Catherine Wieczorek, jeune fille de 23 ans, quoiqu'elle en porte dix-huit à peine, est de taille moyenne, d'un extérieur singulièrement doux et modeste ; toujours recueillie et silencieuse, bien qu'elle réponde d'un air aisé, il est facile de voir qu'elle se prête aux affaires de ce monde, mais que son cœur y est étranger. L'autre, Elisabeth Byliewska, est une pauvre veuve, entièrement dénuée des biens de la terre ; son visage pâle et amaigri porte l'empreinte d'une piété simple et vraie. Toutes deux contemplèrent les merveilleuses manifestations, qui émurent pendant plus de deux mois, la terre de Pologne.

La Sainte Vierge, souvent interrogée par les 4 voyantes, recommandait la prière et la confiance, et particulièrement la récitation du Rosaire. Chaque jour, ses mains s'élevaient pour bénir la multitude qui se pressait à ses pieds avec une foi ardente. Le 8 septembre, 50.000 personnes, de diverses provinces, étaient accourues à Gietrzwald. L'Immaculée Marie voulut bien, en ce jour, bénir une source qui, depuis trois ans, avait surgi sur le terrain dépendant du presbytère. Le 16 septembre de cette même année, octave de la Nativité, eut lieu la bénédiction de la petite Chapelle, élevée à la hâte, pour répondre aux désirs de la Sainte Vierge, et la statue de l'Immaculée Conception y fut déposée. Cette fois encore Marie se montra près de l'érable, bénissant toute l'assemblée et annonça qu'Elle reviendrait l'année suivante.

Ces faits merveilleux ont un lien surnaturel avec ceux qui se sont passés en divers pays, principalement en France : à La Salette et à Lourdes ; ils doivent nous pénétrer de reconnaissance envers notre Immaculée Mère, et nous rappeler la nécessité de la prière, jointe à sa maternelle médiation, pour rétablir dans les cœurs le règne de Jésus-Christ. Le récit de ces apparitions nous ayant été transmis par des personnes dignes de toute confiance, nous vous le présentons dans le désir d'augmenter votre filiale dévotion envers Marie, mais sous toute réserve des décisions de la Sainte Eglise, et sans vouloir prévenir le jugement qu'elle seule a le droit de porter.

Tel est intégralement le récit des Annales.

Ce que fut la vie de l'enfant, après ces multiples entretiens avec la Sainte Vierge, comment elle eut la certitude de l'appel divin et entra dans la famille de saint Vincent ? Les Anges seuls pourraient révéler ces secrets.

Après un fervent Postulat à Chelmino, elle arrive au Séminaire le 19 janvier 1884, n'ayant pas encore atteint 19 ans. Placée à Paris, rue de la Mare, sous la conduite de ma Sœur Mauche, la jeune Sœur décide de ne pas mettre de limite à sa générosité au service du bon Dieu et s'offre pour les Missions. Dix ans plus tard, son souhait est exaucé : Sœur Stanislas est désignée pour le Guatemala. Une de ses jeunes compagnes se trouve être ma Sœur Marie-Thérèse Récamier, qui, dans une lettre à sa famille, datée de l'été 1895, écrit :

« ...Quant aux commissions spirituelles, j'en ai beaucoup. Je te prie de recommander chaudement à Notre-Dame de Lourdes, notre maison de Belleville et tous ses membres, en particulier ma Sœur Stanislas. Tu es trop peu venue ici pour pouvoir te souvenir d'elle, mais cependant je t'en ai certainement parlé, car je l'aimais déjà bien pendant mon Postulat ; c'est une très gentille petite Sœur Polonaise, qui tenait la crèche. Eh bien ! elle nous quitte ce soir et s'embarque jeudi pour le Guatemala. Tu comprends que les six semaines de voyage sans consolation, ni secours religieux seront dures, et les débuts aussi, dans un pays si différent du nôtre. Enfin, l'essentiel est de faire la volonté du Bon Dieu... »

C'est bien là le seul but de celle qui s'éloigne, et pour toujours, de la France. Le récit de ma Sœur Lannes nous l'assure :

« Plusieurs fois, pendant les 7 ans que j'ai vécus près d'elle, j'ai tâché d'avoir quelques détails sur son passé, mais le secret était bien gardé. Je sentais que cette âme ne vivait que de Dieu et que son amour intense pour la Sainte Vierge inspirait toutes ses actions. Aussi faisait-elle un grand bien aux Sœurs du Séminaire, et à tous ceux qui l'approchaient. Pour recueillir quelques conseils, je m'efforçais d'entrer dans son intimité. Dans mes oraisons, me confiait-elle simplement, je parle au bon Dieu sans difficulté. Dans le cours de la journée, je fais le Chemin de la Croix en esprit, afin de ne pas perdre le souvenir de Sa présence et de Ses souffrances La Communion spirituelle, souvent renouvelée, me donne force et lumière ».

Devenue Directrice du Séminaire, ma Sœur Barbe met tous ses soins et tout son amour à infuser dans les cœurs sa dévotion envers la Sainte Vierge. Sa persuasion intime donne à ses paroles une onction qui transforme les âmes : toutes les Sœurs désirent profiter de ses instructions. Lorsqu'elle parle de notre Mère du Ciel, de sa bonté, de sa beauté, son visage semble en recevoir le reflet. « *Aimons-La, répète-t-elle, ayons confiance en Elle, Elle nous protégera pendant toute notre vie.* »

Sa santé nécessitant un changement d'air, ma Sœur Samulowska est chargée, en 1907, de la conduite de l'Hôpital de La Antigua.

Appelée par les poètes « la ville endormie », en raison du silence qui l'enveloppe depuis sa destruction partielle, La Antigua est reliée à la capitale actuelle par une route de 36 kilomètres, d'une beauté incomparable, aux horizons reflétant la beauté de Celui qui les a faits. Fraîcheur, air pur, climat exceptionnel, richesse de la terre, tout confirme ici la réputation du Guatemala d'offrir un printemps perpétuel. Mais les Etats de la côte du Pacifique ont aussi le triste privilège de connaître des bouleversements périodiques, provoqués par la violence des forces cosmiques, emprisonnées sous le sol du Nouveau-Monde.

Pendant le demi-siècle que ma Sœur Samulowska passera au Guatemala, elle vivra l'épouvante de ces tremblements de terre, qui détruisent, en quelques heures, les merveilles d'art accumulées par une civilisation avancée et qui ont obligé à déplacer par trois fois la Capitale de l'Etat.

Au XVI^e siècle, le conquérant espagnol, Don Pedro de Alvarado, choisit la vallée d'Almolongua pour cadre de son Palais. Un volcan éteint domine l'horizon. Des bords du cratère, devenu un lac profond, la vue s'étend sur le panorama unique des deux océans. Blessé dans un combat, Don Pedro mourut et sa femme, Dona Béatrix, révoltée par ce malheur, proféra d'horribles blasphèmes.

Faut-il voir un châtement du Ciel dans l'inondation extraordinaire qui bientôt après détruisit la Capitale ? Histoire ou légende ? Le fait certain est que le lac du cratère, ayant rompu ses digues naturelles, des torrents d'eau entraînaient, avec une force irrésistible, arbres, rochers et terre, puis, s'abattirent sur la ville : Dona Béatrix et ses Demoiselles d'honneur trouvèrent la mort dans l'Oratoire où elles s'étaient réfugiées pour implorer le pardon de Dieu.

Après cette catastrophe, la Capitale fut reconstruite dans la vallée du Panchoy, au pied des deux volcans « Agua » et « Fuego » (Eau et Feu), deux géants qui semblent veiller sur elle. Le terrible tremblement de terre du 29 juillet 1773 détruisit la florissante Capitale.

La Antigua montre encore, non sans fierté, les ruines laissées par le cataclysme : cathédrale, églises, couvents, cloîtres, chapelles souterraines, témoignent, malgré leurs blessures, de leur grandiose architecture.

L'Hôpital, dont ma Sœur Samulowska reçoit la charge, ne se range pas parmi les merveilles archéologiques de La Antigua. C'est un établissement vétusté d'une extrême pauvreté ; mais cette circonstance n'est pas pour décourager une âme qui pratique avec prédilection la vertu mise en honneur par le Fils de Dieu. Que de fois elle exhorte ses compagnes, par ses admirables exemples, plus encore que par ses paroles, à n'avoir : « *rien de superflu, rien de personnel, rien sans permission !* » Ce qui la fait souffrir profondément, c'est seulement de ne pouvoir soulager les Pauvres comme elle le souhaite, de les voir manquer du nécessaire, et il lui arrive d'implorer à la chapelle, en pleurant, le pain qu'elle ne peut leur fournir.

Le Directeur de l'Hôpital ne tarde pas à se rendre compte que la rare prudence, l'excellente éducation, et le dévouement total de la nouvelle Supérieure, en font une précieuse collaboratrice : « *Nous avons gagné le gros lot !* » s'exclame-t-il, en se réjouissant, de l'ordre qui règne et du bien qui s'opère. « *Pourvu qu'on nous la laisse !* »

Le souhait de Monsieur le Directeur ne sera que partiellement exaucé, car ma Sœur Samulowska est appelée à l'Hôpital de Quezaltenango, où ma Sœur Thonluc, en raison de son âge, a besoin d'aide. Mais voici que le personnel, les malades, les bienfaiteurs, craignant, bien à tort, le départ de cette vénérable

Sœur qui a fondé l'Etablissement, et le dirige depuis, forment une véritable coalition contre ma Sœur Samulowska. Calomnies, soupçons, mensonges, menaces, rien ne lui est épargné. Ni sa patience, ni sa douceur, ni son humilité ne parviennent à calmer les esprits, si bien que les Supérieurs de la Province, apprenant son épreuve, décident son retour à La Antigua.

Des manifestations de joie l'y saluent ; mais son tempérament a subi le contre-coup de la lutte intime. Affaiblie, elle est atteinte de la fièvre typhoïde, qui met sa vie en danger. Dès sa convalescence, l'Hôpital Général de Guatemala lui est confié : c'est une nouvelle étape sur la voie douloureuse que le divin Maître veut lui voir parcourir, puisqu'elle y arrive peu de temps avant le terrible tremblement de terre de 1017

A cette catastrophe remonte l'origine d'un pèlerinage auquel reste attaché le nom de ma Sœur Samulowska. Voici pourquoi : dans la salle des morts de l'Hôpital, une pauvre mère agenouillée près du cadavre de son fils, lève les yeux vers un Crucifix miraculeux, de grandeur naturelle, jadis vénéré sous le vocable de « Jésus de las Misericordias », totalement oublié depuis longtemps : « *Mon Dieu, est-il possible que je perde mes deux fils ?* implore-t-elle . *L'un est mort, l'autre condamné à une longue détention...* »

Quel n'est pas son bonheur, en rentrant chez elle, de trouver le prisonnier qui, sans avoir compris comment, a retrouvé la liberté !

L'événement connu, les visiteurs viennent si nombreux implorer les faveurs du Crucifié, que l'érection d'une Chapelle, digne de Lui, est décidée à l'intérieur de l'enceinte de l'Hôpital. Ce « bijou » terminé en 1917 la date du 1^{er} janvier 1918 choisie pour la bénédiction, on sollicite l'autorisation gouvernementale pour organiser une procession en ville, afin que « Jésus de las Misericordias » parcoure les rues avant de prendre possession de sa demeure. Par sectarisme, l'autorisation est refusée. Le peuple voit la punition divine dans l'effroyable secousse sismique qui, le soir de Noël, détruit la moitié de la ville.

« *Pour s'imaginer combien fut terrible notre réveil, écrit une Sœur de la Province, il faut avoir vécu un pareil moment, car, ni la relation d'une telle catastrophe, ni la vue de ces ruines, ne donnent une idée de l'angoisse, de la terreur qui saisit l'âme quand, d'une part, sous l'effort de l'ouragan furieux déchaîné sur nos têtes, tout tremble, tout craque, tout grince autour de nous, et que de l'autre, nous nous sentons soulevés par les mouvements de la terre et entendons un fracas sinistre semblable à un torrent impétueux qui roule sous nos pieds et semble vouloir nous engloutir...* »

Pendant cette nuit d'angoisse, ma Sœur Samulowska va et vient préoccupée de mettre à l'abri les centaines de malades de l'Hôpital : un seul refuse de sortir et meurt sous les décombres. Le 3 janvier, une secousse encore plus longue achève de jeter à terre les immeubles qui ont résisté : l'Hôpital n'est plus qu'un amas de pierres. A la hâte, ma Sœur Samulowska fait construire des baraques, car la saison des pluies approche et un abri, moins précaire que les tentes, s'impose. Elle n'oublie pas le « Seigneur des Miséricordes » et lui fait élever une Chapelle de bois, où la messe est célébrée tous les jours. De multiples grâces y sont obtenues, et, après cette période de désastres, les aumônes affluent de telle sorte, que le Crucifix miraculeux retrouve place dans une nouvelle Basilique, devenue lieu de pèlerinage.

Tout en gardant la charge de l'Hôpital reconstruit, ma Sœur Samulowska est nommée Assistante de la Province, en 1919. Dans ce champ plus vaste, sa vertu édifie, stimule, encourage toutes celles qui ont le bonheur de l'approcher mais ses chères compagnes restent les premières à en bénéficier. Elle leur inspire un attachement foncier à la Communauté, à nos Vénérés Supérieurs, une fidélité totale à nos Saintes Règles qu'elle-même observe avec une scrupuleuse exactitude. Note-t-elle quelque négligence dans la pratique des saints Vœux, elle s'en afflige : « *Dieu ne peut bénir une personne qui méprise sa Sainte Volonté* » assure-t-elle. Puis, énergiquement, elle remet dans le droit chemin.

Sa constante sérénité, son doux sourire, invitent à la confiance. Toujours prête à excuser, à atténuer les fautes, elle forme à la vertu et exige de chacune le maximum. Au service des Pauvres, il faut tout sacrifier, et savoir quitter, pour le remplir, le réfectoire, la récréation, ou la chapelle : « *Tel malade a besoin de vous, allez vite !* »

Mais si, par négligence ou imprévoyance, une Sœur arrive en retard à un exercice, elle montre l'heure, en silence ; puis, quand la compagne demande pardon : « *Vous savez combien le manque d'exactitude me déplaît... Oh ! pas à moi, pauvre créature... à Notre-Seigneur. Allez à la chapelle Lui demander pardon* ».

Une vie de famille très intime, facilite l'oubli des fatigues et des difficultés de l'office. Pour gagner tous les cœurs et les livrer au divin Maître ma Sœur Assistante adopte, avec une abnégation toute surnaturelle, les goûts, les coutumes, les habitudes du pays et véritablement, après 50 années passées au

Guatemala, seules les personnes la connaissant très bien, savent qu'elle est née de l'autre côté de la terre. Que de luttes, que de victoires cachées dans cette transformation d'un caractère inflexible, hautain, en un abord toujours également cordial et humble.

Vivre en Fille de la Charité, c'est ce qu'elle exige de chacune des Sœurs qui lui sont confiées, c'est surtout ce qu'elle pratique.

- *Tous les vendredis, vous m'avertirez en particulier des fautes que vous aurez remarquées en moi,* demande-t-elle à une compagne.

- *Pardonnez-moi, ma Sœur Assistante, je ne peux pas faire cela, je n'ai jamais vu en vous rien de répréhensible. Permettez-moi seulement de vous dire que votre humilité passe les bornes.*

- *Vous le ferez quand même,* reprend ma Sœur Samulowska, d'un ton qui oblige à l'obéissance.

Son maintien à la chapelle pénètre de foi les personnes qui l'aperçoivent. Sa pureté d'âme se reflète dans son regard ; elle a horreur des moindres fautes et combat soigneusement ce qui est inspiré par l'esprit du monde. Son support des caractères difficiles, sa bonté, la rendent accessible à toutes, car chacune se sent

Sa sollicitude maternelle suit les Sœurs en déplacement. L'une d'elles, peinée par des changements successifs reçoit ce billet : « *Vous voilà la petite pelote du bon Jésus. Voyez-vous, ma petite amie, laissez-vous piquer, le bon Maître sait ce qu'il vous faut* ».

Une jeune Sœur malade, qui lui confie sa crainte d'un retour dans le monde, se trouve tout à fait consolée par ces encouragements, dont la réalisation ne tarde pas : « *Ayez confiance en la Sainte Vierge: Elle vous veut ici et vous gardera ; les vraies vocations se gardent. Faisons ensemble une neuvaine à notre Mère du Ciel, Elle vous guérira. C'est une épreuve permise par Notre-Seigneur en vos premières années de vocation, comme il arrive souvent. Cela doit servir à vous fortifier dans l'amour de notre sainte vocation et vous rendre bien fervente* »

Une Sœur raconte encore le fait suivant :

« Je faisais mon Postulat à l'Hôpital Général, en même temps que ma jeune sœur. Quand arriva l'anniversaire de notre père, je m'approchai de ma Sœur Assistante et lui demandai timidement de réciter un Ave Maria à ses intentions, puisque, pour la première fois, ses filles ne pourraient le fêter. Avec un aimable sourire elle accéda à mon désir. Dans l'après-midi, elle me fit appeler pour me dire : « *Demain, vous pourrez embrasser votre père, je l'ai fait prévenir, il viendra vous voir* ». Et me remettant deux petits paquets : « *Vous lui offrirez ces souvenirs* ». Nos vœux émurent tellement mon père, qu'il s'exclama : « *Combien est noble votre Communauté pour qu'il y ait dans son sein des cœurs comme celui de ma Sœur Assistante.* »

Cette bonté qui s'étend à tous, exerce une influence extraordinaire sur les médecins et les étudiants du grand Hôpital. L'un de ces derniers apprenant la maladie de ma Sœur Samulowska vient la voir et se met à évoquer le passé : « Vous souvenez-vous, ma Sœur Assistante, de ce qui est arrivé pendant que j'étais étudiant ?... C'était la fête annuelle, tous mes collègues étaient partis et je restais seul dans la cour. Vous êtes passée et vous m'avez demandé ce que je faisais là. Je répondis : « *J'étudie...* ». « *Hum ! Hum ! j'étudie...* » avez-vous répété, d'un air de doute en vous éloignant. Et quelques instants après, vous reveniez avec une enveloppe contenant ce qui me manquait pour aller à la fête. Vous aviez deviné la cause inavouée de mon zèle pour l'étude ! Le temps passe, mais ces choses-là ne s'oublient pas ».

Quelques événements plus marquants, ponctuent d'émotions diverses, ces longues années d'incessant labeur.

En 1920, avant même que les ruines accumulées par les tremblements de terre soient complètement relevées, la guerre civile se déchaîne dans la capitale : aucune victime n'est à déplorer dans nos cinq maisons, mais, pendant une semaine la situation de l'Hôpital, rempli de blessés et manquant d'eau, est critique.

Cependant, l'effort général amène un redressement rapide, puisque l'année suivante, après une visite officielle aux Œuvres françaises de Guatemala, le Général Mangin fait le point en ces termes :

« Les hospices et les orphelinats sont tenus par les Sœurs de Saint Vincent de Paul, qui font la une œuvre admirable. Arrivées 8 en 1875, elles sont 300, nombre bien insuffisant pourtant. Leur contact avec toute la population est permanent et toujours bienfaisant ; elles soignent des malades qui se renouvellent sans cesse ; elles élèvent des petits enfants dont les générations se succèdent et, constamment, se montrent admirables. Leur inaltérable dévouement se prodigue souvent jusqu'à l'héroïsme, sans aucun espoir de récompense en ce monde. Y a-t-il une propagande qui vaille celle-là ? En visitant l'Hôpital de Guatemala, je constate la belle tenue de cet établissement modèle, qui serait admiré dans tous les pays d'Europe. Le

Directeur me fait remarquer que c'est par l'intermédiaire des lèvres françaises que les médecins de l'Amérique Centrale prennent contact avec la science ; ils se réclament de nos maîtres, et que plusieurs ont été directement leurs élèves à Paris. »

Si le nom de ma Sœur Samulowska ne paraît pas dans ces lignes, il est facile, connaissant les désastres subis par l'hôpital, de comprendre la part qui lui revient dans cet éloge !

Lorsque paraît le décret du Saint-Siège, au sujet du changement régulier des Supérieurs, ma Sœur Samulowska quitte l'Hôpital Général pour l'Hospice. Au milieu de la multitude d'enfants qui peuple cette maison, elle se trouve dans son élément, tout aussi bien qu'auprès de ses malades, car son esprit de foi l'aide à chercher et à trouver, dans les uns comme dans les autres, le Maître adoré. Avec les petits de la Crèche, elle laisse déborder sa tendresse : « *Aimez et soignez bien vos petits Jésus*, recommande-t-elle à ses compagnes. *Semez surtout dans leur âme la connaissance et l'amour de Dieu, car, quoiqu'ils puissent s'égarer dans la vie, ils reviendront sur leurs pas et seront éternellement à Dieu : cela dépend de vous.* »

De retour à l'Hôpital, les dix dernières années de sa vie n'y sont plus qu'une suite d'épreuves, acceptées d'un cœur doucement soumis au bon vouloir divin. Changement de gouvernement, changement d'Administration transforment la maison en un vrai champ de bataille. Aux exigences modernes s'ajoutent les soupçons, les injustices, les menaces. L'Ecole d'infirmières, fondée par l'inoubliable Sœur Galloti, fruit des efforts et des sacrifices des Sœurs, est laïcisée en 1940. Privée de toute autorité, ma Sœur Assistante comprend la nécessité de faire étudier ses compagnes pour éviter de les voir remplacer par des infirmières : les unes suivent les cours par correspondance, d'autres sont inscrites à l'Ecole Nationale, trois d'entre elles partent pour les Etats-Unis, afin de s'y perfectionner.

« *Je ne suis plus rien* », constate simplement ma Sœur Samulowska. Son âme humble et forte ne se trouble pas de la situation.

La Très Sainte Vierge, dont elle parle sans cesse, l'aide dans ses difficultés, comme Elle la soutient pendant sa longue et si cruelle maladie. Son souhait intime : mourir rapidement, afin de n'avoir à recevoir aucun soin particulier, n'est pas celui de Dieu : Il la juge digne de souffrir encore. Sa dernière année sur la terre - l'Année Sainte - est un véritable martyre : un cancer de la face, que rien ne peut enrayer, lui fait donner toute sa mesure de patience. Quand la douleur est trop aiguë, elle gémit : « *Jésus ! mon petit Jésus !* » et des larmes coulent en silence.

Enfin, le 6 décembre 1950, tandis que ma Sœur Directrice récite le « Souvenez-vous », achevant ainsi le chapelet de l'Immaculée Conception, récité autour de son lit par toutes ses compagnes, l'âme de ma Sœur Samulowska part contempler au Ciel, Celle qui a daigné lui manifester ici-bas, son glorieux privilège.

Prière pour obtenir des grâces
par l'intercession de la Servante de Dieu, Sœur Barbara SAMULOWSKA

Dieu Tout-puissant et miséricordieux, nous Te rendons grâce pour les apparitions de la Vierge Marie à Barbara Samulowska, à Gietrzwałd et pour le témoignage de sa vie de Fille de la Charité.

Seigneur, auteur de tout bien, nous Te supplions humblement de nous accorder, par l'intercession de ta Servante, les grâces dont nous avons particulièrement besoin pour t'aimer, Te servir dans nos frères.

Dieu, Source de toute sainteté, nous Te demandons aussi la grâce de la béatification de Sœur Barbara Samulowska afin que sa vie, entièrement donnée à Dieu, en communauté pour le service des pauvres, suscite chez de nombreux chrétiens le même dynamisme de charité évangélique.

NOUVELLES BREVES

25 ans de vocation des premières Soeurs de la Province d'Afrique Centrale.

En 1981, les trois premières postulantes du Burundi et du Rwanda commençaient leur Séminaire à Bujumbura. Le 14 juin 2006, ces premières Sœurs ont fêté leurs 25 ans de vocation. Malgré les épreuves et les risques qui se sont abattus sur leurs pays, les Sœurs n'ont cessé d'attester, par leur persévérance, que l'aventure d'aimer est possible : « *Les torrents ne peuvent éteindre l'amour, les fleuves ne l'emporteront pas* » (Ct 8,7). Aujourd'hui, elles continuent de témoigner du bonheur simple et profond de servir le Christ dans la personne des pauvres, de la joie d'appartenir à une Compagnie internationale qui s'efforce de dessiner sur toute la terre un arc-en-ciel au milieu des nuages. Ces 25 années, riches de générosité et de vraie fraternité, sont aussi pleines de promesses et d'espérance pour l'avenir. (Province d'Afrique Centrale).

Une Lumière dans la nuit

Le soir du 30 septembre 2006, Naples a célébré la « nuit de la lumière » : 8 églises ouvertes toute la nuit pour proposer à tous ceux qui le désirent des temps de prière, d'adoration eucharistique, de chants, de représentations évangéliques... L'Archevêque de Naples a voulu célébrer avec les jeunes cette « nuit missionnaire » et qu'ils annoncent à tous que, parmi tant de lumières, il y en a une qui ne s'éteint jamais : Jésus-Christ.

Après une journée de préparation, l'évêque envoie en mission les jeunes, laïcs, religieux(SES), prêtres. Nous, les Filles de la Charité, nous allons à la paroisse sainte Catherine à Chiaia. Plus d'une centaine de personnes ont rejoint la paroisse pour prier avec nous. Ce temps fort a permis de vivre ensemble une expérience de foi et de vrais partages de vie.

A la cathédrale, l'Evêque a passé de longues heures à confesser et à être témoin d'espérance. Grâce à son initiative, 2000 personnes environ ont vécu un temps fort de foi, de prière, de partage de vie au cours de cette nuit. (Province de Naples).

Obtention, pour la Compagnie, du Statut consultatif auprès du Conseil économique et social de l'ONU.

Le 22 janvier 2007, la Compagnie des Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul a obtenu le Statut consultatif auprès du Conseil économique et social de l'ONU. **La Compagnie est reconnue dans ce cadre comme une Organisation non gouvernementale** qui s'attaque aux causes de l'injustice, préconise la promotion intégrale de la personne humaine et favorise le rétablissement de la paix.

Le Conseil économique et social est, aux termes de la Charte, l'organe principal de coordination des activités économiques et sociales de l'ONU et de ses organismes et institutions spécialisées. Ce Conseil examine les questions économiques et sociales internationales qui revêtent un caractère mondial. Il élabore, à l'intention des Etats Membres et du système des Nations Unies dans son ensemble, des recommandations pratiques sur ces questions. Le Conseil a aussi la compétence de formuler des recommandations sur des questions internationales dans les domaines économique, social, culturel, éducatif, de la santé publique et dans d'autres domaines apparentés et de favoriser le respect effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous. Il a également pour mission de consulter les Organisations non gouvernementales intéressées par les questions dont il s'occupe. Il reconnaît que ces organisations – dont la Compagnie fait maintenant officiellement partie- doivent pouvoir donner leurs points de vue et qu'elles ont souvent une expérience ou des connaissances particulières qui peuvent lui être utiles dans ses travaux.

Sœur Margaret John Kelly nous a beaucoup aidées à élaborer et à présenter le dossier d'admission. Sœur Germaine Price est la représentante de la Compagnie auprès du Conseil économique et social de l'ONU.

SOURCES ET ACTUALITES

Introduction

« Une institution oublieuse de son propre passé, réussira difficilement à situer et définir son rôle parmi les hommes en fonction d'un contexte social, culturel et religieux déterminé ».

Ce rappel de nos origines nous incite aujourd'hui à programmer la transmission du patrimoine spirituel légué par saint Vincent de Paul et sainte Louise de Marillac, transmission comme moment de la tradition, comme mémoire de l'évangélisation, comme instrument pastoral.

La découverte du patrimoine culturel de la compagnie au cours de l'année 2006 a émerveillé 1514 visiteurs : Filles de la Charité, Prêtres de la Mission et ceux que nous appelons familièrement « les vincentiens » de tous pays. Ce patrimoine matérialisé correspond à des écrits autographes, manuscrits, imprimés ... à des documents administratifs depuis la Fondation ; à des expressions artistiques picturales ou statuaire.

Après un échange, évaluant rétrospectivement ces visites, le problème de la transmission de nos trésors spirituels et culturels à l'ensemble des Sœurs de la planète a provoqué quelques constatations sérieuses : toutes les Sœurs n'ont pas la joie de venir à la Maison-Mère. Les traductions nécessaires des textes n'existent pas dans toutes les langues ; certaines Provinces récentes n'ont pas toujours ces textes à leur disposition. C'est pourquoi il nous a semblé que les Echos étaient un bon moyen, parmi d'autres pour combler le désir d'une meilleure connaissance.

Après entente avec la commission des Echos, les Sœurs des Archives proposent le thème suivant : **« Nos saints Fondateurs et l'attention à la vie ».**

Pendant l'année 2007, dans le chapitre « Histoire de la Compagnie », chaque numéro offrira à la lecture et à la méditation un texte de nos Fondateurs. Saint Vincent et sainte Louise nous parleront par les actes, leur donnant la signification dans la vie de tous les jours « Toute donnée à Dieu ». Grâce aux Sœurs traductrices, toutes les Sœurs pourront ainsi « boire à la source » et comme Marie « méditer dans leur cœur ».

Sœur Claire HERRMANN
Fille de la Charité

L'Office de la Cuisinière

Louise de Marillac, en femme prévoyante et organisée, a vite reconnu la nécessité d'un Règlement pour les différents offices de la Compagnie naissante.

Alors que la plus grande partie des Ecrits spirituels nous transmettent sa nombreuse correspondance entre 1627 et 1660, l'ouvrage se termine par ses Pensées, où les règlements occupent une grande place. La datation n'est pas toujours très précise.

Le sujet qui nous occupe se situe dans la période entre 1633 et 1647. Dans les articles A 91 bis et A 92, Louise traite du Règlement particulier détaillé. Ainsi en est-il pour l'office de la cuisinière.

Cet office a souvent été considéré comme un service bas et humble. Or, Louise dit qu'il "est un des plus importants pour le Règlement de la maison". Elle dira aussi sur le même sujet : "servir les Sœurs ou les Pauvres c'est servir Notre-Seigneur."

Pour bien remplir son service, la sœur cuisinière doit faire montre de quelques qualités professionnelles indispensables.

Elle doit être **prévoyante** : *"Elle aura soin, dès le soir, d'avoir de l'eau pour mettre son pot au feu de bon matin, comme aussi du bois."* Cette prévoyance doit aussi s'exercer au cours de la journée. *"Elle agira toute la matinée avec soin, s'informant de bonne heure de ce qu'elle devra apprêter pour le repas."*

De même, *"elle commencera à cinq heures à apprêter son souper, si ce n'est quand il y a des infirmes ou exercitantes ; ce sera à quatre et demie."*

La prévoyance de la cuisinière se manifeste dans l'exactitude, le souci de l'heure. Il ne s'agit pas de se presser à la dernière minute. Il s'agit d'être prête à temps et de ne faire attendre personne, surtout pas les malades ou les gens de passage. *"Elle sera exacte à tenir tout prêt pour le dîner à onze heures et demie et pour le souper précisément à six heures."*

"Que s'il arrivait quelque jour que les herbes n'aient pas été épluchées la veille, elle demandera une Sœur pour lui aider, comme aussi les autres jours qu'elle en aura besoin, plutôt que de manquer à tenir son dîner prêt précisément à onze heures et demie."

"Elle réglera en sorte ce qu'elle doit apprêter pour qu'il y ait égale portion."

Si la prévoyance est nécessaire, le **savoir-faire** l'est bien davantage. Louise parle d'expérience. Elle a été formée aux tâches ménagères quand elle fut placée dans une pension de famille. Elle apporta à ce service la plus grande attention, quand elle devint épouse et mère.

Le savoir-faire, pour elle, consiste à bien accommoder les mets qui seront servis et surtout dans la manière de les présenter. Elle écume le pot, utilise les herbes.

"Elle fera en sorte que sa viande ne soit trop ou trop peu cuite, assaisonnera ses fricassées de bonne sorte, sans être ni trop épicées, ni salées, ni trop vinaigrées, tout cela étant contraire à la santé ; aussi ne faut-il pas qu'elle soit sans assaisonnement, en sorte que les sœurs n'en puissent manger."

Elle doit apporter un soin tout particulier dans la préparation des mets pour les malades, dont l'appétit a besoin d'être stimulé.

"Quand les sœurs seront effectivement malades, c'est alors qu'elle doit redoubler de soin pour faire de bons bouillons, pensant que c'est plutôt l'exactitude avec laquelle on les fait, que la quantité de viande que l'on y met qui les peut rendre agréables aux malades... elle aura soin, en dressant les potages, de réserver toujours du bouillon pour les infirmes le soir."

"Quand elle saura quelqu'une incommodée ou fort dégoûtée, elle leur donnera charitablement de ce qu'elle aura de meilleur et ce qu'elle jugera propre à leur infirmité."

Louise demande une **grande propreté** à la sœur chargée de la cuisine. Il en va de la qualité de son service et de la charité à l'égard de ceux qu'elle sert.

"Elle se tiendra proprement sur elle, et à tout ce qu'elle fera à ce qu'il ne se trouve rien de dégoûtant dans les potages et portions."

"Elle aura soin d'apprêter le manger fort proprement et le mieux qu'elle pourra, afin que son soin pour cela tienne lieu des meilleurs morceaux qui se mangent dans les autres communautés."

La Soeur cuisinière doit aussi veiller à **être juste**. *"La dite Sœur a besoin d'une grande charité et prudence pour n'avoir point d'égard à plus donner aux unes qu'aux autres, ne regardant que son obligation qui la doit porter à aimer et faire également pour toutes les Sœurs ce qui leur est nécessaire."*

En toute chose, il faudra agir avec calme et pondération, éviter la précipitation, favoriser le silence. Comme la cuisine est un lieu propice aux plaintes et récriminations, *"elle recevra avec humilité les avertissements et réprimandes qui lui seront faites, avec volonté d'en profiter."*

"Et quoiqu'elle s'acquitte de son devoir en toute chose, elle est exhortée de ne se point contrister, ni s'inquiéter des plaintes que quelques sœurs pourraient faire soit du trop ou du trop peu, ou mal apprêté, ni même si ces personnes mécontentes l'accusaient de mieux pour elle que pour les autres, faisant bon usage de ces murmures, les offrant avec douceur et se consolant de ce que l'on a bien murmuré contre Notre-Seigneur, dans les rencontres auxquelles il servait le prochain."

Outre les qualités qui lui sont spécifiques, la sœur cuisinière veillera à **être fidèle aux exercices de piété de toute la Communauté...** même si les nécessités du service exigent parfois quelques arrangements.

"Elle ira à la chapelle comme les autres à quatre heures et demie, fera son oraison en paix, sortira de la chapelle après l'angélus sonné, ira aussitôt faire du feu et mettre le pot qu'elle ne quittera point qu'il ne soit en train de bouillir et écumé ; son feu étant fait, elle pourra dans sa cuisine achever les prières qui se disent durant ce temps-là, ayant de fois à autre l'œil au feu."

"Après que son pot sera écumé, elle ira à la messe n'étant qu'il y eût quelque infirme auquel il faudrait donner du potage qu'elle apprêtera et s'y en ira après avec permission."

Il en sera de même pour les exercices du soir :

"Bien avant son souper en train, ira à la chapelle à cinq heures et demie pour entendre la lecture, y faire oraison un quart d'heure, la venant achever à la cuisine en sorte qu'elle soit prête à donner les portions quand les sœurs seront au réfectoire."

L'union à Dieu favorisera chez elle la charité, l'affabilité, la justice.

"La dite sœur a besoin d'une grande charité et prudence pour n'avoir point d'égard à plus donner aux unes qu'aux autres, ne regardant que son obligation qui la doit porter à aimer et faire également pour toutes les sœurs ce qui leur est nécessaire."

Un dernier point de ce règlement paraît fondamental, car il traduit l'attitude qui doit être celle de toute Fille de la Charité.

"Il faut toujours que en donnant ou refusant, que ce soit avec douceur et paroles d'agrément."

Sainte Louise insiste très souvent sur la douceur et la recommande à ses filles, car la douceur est intimement liée à la charité et à l'humilité.

Enfin, si ces conseils s'adressent à celle qui fait office de cuisinière, ils peuvent concerner toutes les formes de service d'une Fille de la Charité.

A travers ce règlement pour les Soeurs cuisinières, nous pouvons aussi découvrir les grandes qualités de Sainte Louise. C'est une femme avisée, organisée, attentive, bonne, délicate. Elle nous montre que les tâches matérielles peuvent avoir une valeur surnaturelle, si nous les accomplissons dans l'amour de Dieu et des autres.

Après ces considérations sur le règlement de la Sœur cuisinière, il serait bon de relire le texte intégral des Pensées de Louise de Marillac, contenues dans les Ecrits spirituels - Edition française – A 91 bis, page 757 et A 92, page 798

A 91 bis -

L'Office de la cuisinière est un des plus importants pour le règlement de la Maison, et pour cela s'excitera, comme si tous les jours, elle était pressée, sans empressement néanmoins. Elle aura soin dès le soir d'avoir de l'eau pour mettre son pot-au-feu de bon matin, comme aussi du bois.

Elle ira à la Chapelle comme les autres à quatre heures et demie, fera son oraison en paix, sortira de la Chapelle après l'Angelus sonné, ira aussitôt faire du feu, et mettre le pot qu'elle ne quittera point qu'il ne soit en train de bouillir et écumé : son feu étant fait, elle pourra dans la cuisine achever les prières qui se disent durant ce temps-là, ayant de fois à autre l'œil au feu.

- Après que son pot sera écumé, elle ira à la messe n'était qu'il y eût quelque infirme auquel il faudrait donner des potages qu'elle apprêtera et s'y en ira après avec permission.

Que s'il arrivait quelque jour que les herbes n'aient pas été épluchées la veille, elle demandera une Sœur pour lui aider, comme aussi les autres jours qu'elle en aura besoin, plutôt que de manquer à tenir son dîner prêt précisément à onze heures et demie.

Quand il y aura quelque Dame ou autre exercitante, elle redoublera son soin à ce que leur manger soit prêt aux heures.

Elle n'attendra pas que l'heure du dîner approche à se dépêcher, mais agira toute la matinée avec soin, s'informant de bonne heure de ce qu'elle devra apprêter pour le repas.

Elle se tiendra proprement sur elle, et à tout ce qu'elle fera à ce qu'il ne se trouve rien de dégoûtant dans les potages et portions.

Elle recevra avec humilité les avertissements et réprimandes qui lui seront faites avec volonté d'en profiter.

Elle règlera en sorte ce qu'elle doit apprêter pour qu'il y ait toujours égale portion.

Elle fera en sorte que sa viande (ne) soit trop ou trop peu cuite, assaisonnera ses fricassées de bonne sorte sans être ni trop épicées, ni salées, ni trop vinaigrées, tout cela étant contraire à la santé ; aussi ne faut-il pas qu'elles soient sans assaisonnement, en sorte que les Sœurs n'en puissent manger.

Elle dosera précisément les potages le quart d'après onze heures sonnés pour que l'on serve les portions avec tranquillité et promptement, sans bruit, crainte d'interrompre le service.

- Elle commencera à cinq heures à apprêter son souper, si ce n'est quand il y a des infirmes ou exercitantes : ce sera à quatre heures et demie pour entendre la lecture, y faire oraison un quart d'heure, la venant achever à la cuisine, en sorte qu'elle soit prête à donner les portions quand les Sœurs seront au réfectoire, qui est un quart d'heure après six heures, un peu moins...

Elle aura soin en dressant les potages, de réserver toujours du bouillon pour les Sœurs infirmes le soir.

Et quoiqu'elle s'applique à apprêter le manger des Sœurs le mieux qu'elle pourra, il ne faut pas qu'elle mette d'épices que très peu dans ce qu'il en faut, ni d'oignons, cela étant fort mal sain aux filles.

Elle fera son possible de dîner toujours à la seconde table avec les Sœurs et non en particulier, pour ôter tout ombrage qu'elle fasse choix de viande pour elle. Et quoiqu'elle s'acquitte de son devoir en toute chose, elle est exhortée de ne se point contrister, ni s'inquiéter des plaintes que quelques Sœurs pourraient faire soit du trop, ou du trop peu, ou mal apprêté, ni même si ces personnes mécontentes l'accusaient de mieux pour elle que pour les autres, faisant bon usage de ces murmures, les souffrant avec douceur, et se consolant de que l'on a bien murmuré contre Notre-Seigneur, dans les rencontres auxquelles il servait le prochain et s'en réjouissait ne se sentant pas coupable.

Toutes les Sœurs sont averties de ne pas entrer dans pas un office sans la permission des Sœurs Officières, ni d'y rien prendre que par le même ordre ; mais aussi les Sœurs Officières doivent être affables, à celles qui s'y présentent, que si elles sont obligées d'en refuser l'entrée comme seraient à celles qui n'y viendraient que pour causer ou se chauffer au temps incommode, il faut que ce soit doucement, leur représentant l'obéissance, mais tant qu'elles les peuvent laisser entrer, soit pour prendre du feu en pouvant donner, soit pour y prendre quelque ustensile, elle le doit permettre, à condition de les rapporter à cause de l'incommodité de ne pas trouver ce que l'on a affaire.

A 92

La Sœur de la Cuisine se rendra précisément à six heures, ou un peu devant, à son office pour y allumer le feu et mettre le pot de la Communauté, pensant à la joie que Sainte Marthe et Sainte Jeanne de Cuse avaient apprêtant le repas de Notre-Seigneur, quand elles étaient si heureuses de le traiter, et

s'excitera par cette pensée à dévotion, pensant qu'elle sert Notre-Seigneur en servant ses Servantes en la personne des pauvres.

Elle aura soin surtout d'apprêter le manger fort proprement et le mieux qu'elle pourra, afin que son soin pour cela tienne lieu des meilleurs morceaux qui se mangent dans les autres Communautés.

Elle sera exacte à tenir tout prêt pour le dîner à onze heures et demie, et pour le souper précisément à six heures, prenant garde que l'on ne parle point haut à la cuisine, ni que l'on n'y fasse point de bruit, crainte que nos Sœurs soient interrompues de la lecture qu'elle essaiera d'entendre elle-même.

La Sœur Cuisinière en chef étant aussi dépensière, aura pareil égard à donner le nécessaire aux Sœurs que à l'épargne du superflu, la Charité requérant l'un, et la vertu de pauvreté recommandant l'autre ; et quand elle en saura quelqu'une incommodée ou fort dégoûtée, elle leur donnera charitablement de ce qu'elle aura de meilleur et ce qu'elle jugera propre à leur infirmité, comme aussi quelque chose à déjeuner avec leur pain, et à goûter à celles qui véritablement en auront besoin.

La dite Sœur a besoin d'une grande charité et prudence pour n'avoir point d'égard à plus donner aux unes que aux autres, ne regardant que son obligation qui la doit porter à aimer et faire également pour toutes les Sœurs ce qui leur est nécessaire, que si elle reconnaissait quelque Sœur qui par humeur se pensât avoir autre besoin que ce qu'on lui donne, elle en avertira la Directrice pour savoir si il sera nécessaire de la contenter, mais il faut toujours que, en donnant ou refusant, que ce soit avec douceur et paroles d'agrément.

Quant les Sœurs seront effectivement malades, c'est alors qu'elle doit redoubler son soin pour faire de bons bouillons, pensant que c'est plutôt l'exactitude avec laquelle on les fait, que la quantité de viande que l'on y met, qui les peut rendre agréables aux malades.

SPECIAL CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE MERE SUZANNE GUILLEMIN

Mère Suzanne Guillemin

Fille de Dieu – Fille de l'Eglise
Supérieure générale de la Compagnie

1906 – 1968

« Voici la conversion que nous cherchons ici : découvrir que le Concile ne se passera pas sans nous. Il constitue une étape de la vie de l'Eglise dont nous sommes ; une action de Dieu dans son Eglise qui passe à travers tout le corps ecclésial, de la tête aux membres. Si notre mentalité, notre vie, certaines habitudes des chrétiens n'étaient pas renouvelées et transformées par le Concile, ce serait le signe qu'il n'a pas réussi. C'est toute l'Eglise qui est en état de Concile » (Mgr Lochet).

Ces quelques lignes, utilisées par Mère Guillemin pour mettre la Compagnie en « état de Concile » nous mettent déjà sur le chemin de la conduite de la Compagnie pendant son généralat. La richesse de sa personnalité s'exprimera dans le commentaire du propos pour l'attribuer à la Compagnie tout entière.

« Dans ce corps ecclésial dont il est question, la petite Compagnie s'inscrit à son humble place de Fille de la Charité, servante des pauvres malades. Avec tous les autres membres de l'Eglise, elle est appelée à s'engager toute entière dans le travail du Concile ; à participer en ce qui la concerne à cette grande révision de vie ecclésiale, à cette magistrale réflexion apostolique.

*La grâce d'une nouvelle Pentecôte va passer sur le monde, **sur nous**, avec sa lumière et sa force. L'Esprit-Saint ne manquera pas à l'Eglise, réunie en Concile, mais ne pourrions-nous pas, nous, manquer à l'Esprit-Saint ?*

La parole de l'Evangile demeure : « Que celui qui peut comprendre, comprenne ». Nous n'entendrons, nous ne comprendrons la voix de l'Esprit-Saint qu'à certaines conditions, qu'à la faveur de certaines dispositions intérieures, non pas nouvelles, mais renouvelées.

Pour les découvrir, il nous suffit de diriger notre pensée vers l'esprit éminemment évangélique de nos origines, esprit qui a livré nos saints Fondateurs à l'action de Dieu et en a fait les admirables serviteurs de l'Eglise qu'ils ont été : c'est par les cœurs humbles et simples, par les âmes brûlantes de charité que la grâce du Concile sera reçue et qu'elle fructifiera dans l'Eglise. ».

Ce préambule un peu long était nécessaire pour comprendre à quel point, Mère Guillemin laissait parler Dieu avant nous. De sa vie intérieure, elle parlera peu, mais elle respirait Dieu et vivait avec Lui dans une intimité familière...

A l'occasion du centenaire de sa naissance, Mère Guillemin était souvent le sujet de la conversation des Sœurs, sans la connaître vraiment. Pendant cette année 2007, avec quelques traits forts de sa vie, nous la verrons vivre dans sa relation à Dieu et à l'Eglise, au service de la Compagnie et au service de l'Eglise et comme elle dit elle-même « vivre l'heure actuelle en Fille de la Charité ».

Nous suivrons le plan suivant :

Introduction : Suzanne Guillemin en famille

I - Suzanne Guillemin, Fille de la Charité

- Les premières années de vocation
- Sœur Servante à Saint Bernard de la Chapelle
- Sœur Servante à Tourcoing et Visitatrice

II - Au service de la Compagnie

- La Centrale des œuvres
- Ad intra : organisation matérielle et administrative
- Ad extra : relations civiles et ecclésiales
- Participation

III - A la tête de la Compagnie

- Organisation administrative
- Connaissance des Provinces
- Formation
- Enseignement : vivre l'heure actuelle en Fille de la Charité

IV - Au service de l'Eglise

- Le Concile : son intégration aux travaux du Concile

V - En service d'Eglise après le Concile

- Aggiornamento de la Compagnie
- Le message du Concile aux religieuses, aux laïcs engagés, à la Mission ouvrière.

VI - Appendice

INTRODUCTION : SUZANNE GUILLEMIN EN FAMILLE

Suzanne Guillemin est née il y a cent ans, le 16 octobre 1906 à Rethel, petite ville des Ardennes en France. Son père était considéré comme un homme de grande valeur dans la petite ville. Elu maire de Rethel, après la Première Guerre mondiale, il dirigeait les travaux de la reconstruction de la petite ville à peu près complètement détruite.

Madame Guillemin fera quelques confidences sur l'enfance de Suzanne à l'époque où elle prononcera ses vœux pour la première fois : « elle avait toujours été une enfant charmante, docile, très studieuse – ce qui n'empêchait pas les batailles avec Pierre, son frère aîné, qui avait deux ans de plus qu'elle... »

De 8 à 11 ans, pendant la Première Guerre mondiale, elle habitera à Paris avec sa maman et son frère. « *Ce fut la vie des enfants de Paris, dit-elle, je faisais du patin à roulettes et de la trottinette sur les trottoirs des Champs Elysées* ».

Suzanne était très brillante dans les études, très douée pour le dessin et les arts d'agrément. « *Elle avait beaucoup de goût, disait son frère Jean, et un amour du « beau » très développé. Cet amour était en elle une forme certaine d'hommage à Dieu et à sa création. Les choses laides lui faisaient horreur, fussent-elles somptueuses, surtout lorsqu'il s'agissait d'édifices consacrés à Dieu* ».

Plus tard, Suzanne se fit remarquer par un caractère bien trempé, une personnalité bien affirmée. Vers 17 ans, elle possédait une maîtrise d'elle-même exceptionnelle, une volonté de perfection constante, une piété rare : messe matinale tous les jours, même en vacances.

1 – SUZANNE GUILLEMIN, FILLE DE LA CHARITE

Les premières années de vocation

En 1927, elle entrait chez les Filles de la Charité, prit l'habit en 1928 et sera placée pour son premier poste à Saint Bernard de la Chapelle dans le 18^e arrondissement de Paris, où pendant dix ans, elle sera Sœur Catherine.

Sa Supérieure, âme profondément intérieure, animée d'un grand amour pour les pauvres, la marque de sa sainteté et de son « sens du plus pauvre ». Le dispensaire lui était confié. Une nombreuse clientèle souffrante, allant de la consultation des nourrissons aux pauvres femmes affligées d'ulcères variqueux, l'attendait tous les jours. L'après-midi était consacrée à la visite des malades et des pauvres.

Les jeudis avaient un autre visage : les catéchismes, le patronage et souvent le départ pour le Bois de Boulogne avec une bande turbulente de 70 à 80 enfants vraiment « gamins de Paris », qui se bousculaient à qui mieux mieux dans le métro dans un vacarme « épouvantable ».

En 1932, changement de Sœur Servante. Sœur Camman aidera Sœur Catherine dans la préparation des saints vœux. En 1934, l'Association des Enfants de Marie, alors florissante, lui était confiée, sans changer ses autres occupations.

Un spectacle de haute valeur éducative : **La Passion du Sauveur** fut monté dans le cadre du grand Patronage. Elle veillait à ce que les séances fussent l'occasion d'une culture artistique et littéraire de qualité. Cette Passion fut reprise les années suivantes deux fois par an les dimanches de la Passion et des Rameaux. Et plus tard, elle trouva le temps de composer une Pastorale qui fut jouée à Noël en 1947 et 1948 avec un succès équivalent.

Sœur Servante à Saint Bernard de la Chapelle

1938, Sœur Catherine est nommée Sœur Servante dans sa maison. La vie continue. Elle y restera dix années pendant lesquelles ses dons naturels et surnaturels peuvent s'épanouir à l'aise. Allant toujours de l'avant, rien ne l'arrêtait pour aider ses compagnes physiquement et moralement. Elle se préoccupait de leur formation humaine, culturelle et spirituelle. Il en était de même des jeunes filles qui ne cessaient pas de relever dans leurs témoignages, son esprit ouvert, son équilibre, sa maturité humaine et spirituelle, son jugement si sûr, aidant chacune à s'équilibrer.

Il est impossible de passer sous silence deux événements que Sœur Guillemain vécut avec courage et maîtrise d'elle-même. Pendant la guerre de 1939-1945, la maison des Sœurs était un poste de secours pour la Défense Passive hors des alertes, une fois les dispositions préventives prises, les Sœurs n'étaient plus sollicitées par quelque obligation pressante. Deux circonstances tragiques troublèrent cette apparente tranquillité.

1940 : les réfugiés de Belgique et du Nord de la France affluèrent vers Paris. Sœur Guillemain accueillit dans sa Maison beaucoup de ces pauvres gens avec tout le tact et le zèle qu'on peut attendre d'une vraie Sœur de Saint Vincent de Paul : hébergement, ravitaillement, soins et surtout charité cordiale et inlassable.

L'autre événement, en avril 1944, atteint profondément toute la vie de la Maison, du quartier impitoyablement bombardé en pleine nuit. C'est le curé de la paroisse qui ne put s'empêcher d'admirer le courage et la maîtrise de la Supérieure dans cette catastrophe, pour appeler les secours : évacuation des personnes âgées et des jeunes filles du Foyer dans les abris voisins, accueil des pauvres gens dont la maison était détruite, pansement des blessés, soins d'urgence aux blessés graves en attendant l'arrivée des ambulances. Tout fut organisé avec promptitude, sang-froid et lucidité judicieuse au milieu de la confusion initiale et de l'affolement général.

Rien ne put arrêter l'élan de sa charité. Les vivres commençaient à manquer à Paris. Personne n'osait cueillir les légumes dans les champs creusés par les V2⁷ mais on donnait l'autorisation de le faire. D'amples provisions furent ramassées pour les acheminer à Paris avec des transports de fortune. Tout son être était mobilisé au service de la charité.

Sœur Servante à Tourcoing et Visitatrice

1^{er} avril 1948, c'est l'arrivée à Tourcoing comme Sœur Servante de la Maison et Visitatrice des Maisons du Nord de la France. Dans une lettre, elle décrit la maison : « *A Tourcoing, j'ai 13 Sœurs, deux bonnes anciennes, trois qui n'ont pas fait les vœux et les autres de tous les âges. Visite des pauvres de 6 paroisses, orphelinat, atelier professionnel, maison vieille, laide et sombre, mais d'une propreté méticuleuse. Bon esprit, vraies œuvres des pauvres. Pas d'assistante présente ou prévue, mais il m'en faut absolument une. Les deux charges sont impossibles à porter ensemble* ».

⁷ V2 : fusée porteuse d'explosifs à grand rayon d'action utilisée pendant la Seconde Guerre Mondiale

Et voici Sœur Guillemain à l'ouvrage. Elle entreprit activement la modernisation de sa maison, aménagea la chapelle, traçant elle-même les plans. Elle s'occupa de trouver une maison pour les vacances des enfants de l'orphelinat, car elle avait souci de leur bonheur et de leur épanouissement.

Dans le même temps, elle devait assurer la charge de l'importante Maison d'enfants de Tourcoing et assumer celle de Visitatrice de la région Nord, ce qui signifiait 48 établissements dont 10 hôpitaux et hospices, 23 maisons de charité aux œuvres polyvalentes. Dix autres de ces maisons de charité étaient plus spécialement insérées dans les importants bassins houillers.

Sœur Guillemain accomplissait son office de « Veilleur » avec compréhension, répondant au premier appel avec une foi profonde, sans compter avec le temps ou la peine.

La confiance en la Providence lui valut quelques secours du Ciel. Elle reconnaissait les difficultés des placements d'enfants avant 6-7 ans. Comme toujours, elle attendait une indication providentielle ; elle vint sans tarder : en un mois, quatre petites filles entre 11 et 18 mois dont les cas étaient si tragiques qu'il lui semblait impossible de les refuser... Il en vint jusqu'à vingt bébés. Dans la ville, on parlait de l'orphelinat et du dynamisme de la Supérieure. Un jour, la Maison eut la visite d'un conseiller municipal chargé de vérifier l'état des lieux. Il fut surpris de l'inexistence de l'installation sanitaire... Quand le visiteur prit congé, Sœur Guillemain dit simplement : « *Deux heures perdues probablement ... enfin !* »

Le résultat ne se fit pas attendre ! Grâce à cette visite, la modernisation complète de l'orphelinat put commencer.

Pour continuer l'œuvre, Sœur Guillemain eut l'initiative d'un Conseil technique d'administration comprenant des industriels, des bienfaiteurs de l'œuvre pour réfléchir ensemble aux problèmes du moment : « *Les externes ont souvent un autre regard sur le monde* » disait-elle.

La circonscription du Nord de la France.

Sa mission consistait à faire le lien entre les Supérieurs Majeurs d'alors et les Maisons, les Œuvres et tout particulièrement les Sœurs. Sœur Guillemain était pénétrée de la nécessité de l'ouverture sur les problèmes communautaires d'une part et les problèmes sociaux d'autre part. D'où les visites régulières pour une connaissance approfondie des maisons et surtout des Sœurs avec lesquelles elle voulut personnellement avoir des liens. Elle veillait spécialement sur les jeunes Sœurs Servantes, les suivant avec la plus grande attention. Les retraites des Sœurs à Tourcoing étaient l'objet d'un soin tout particulier quant aux détails et à l'organisation matérielle. Après le départ des retraitants, elle aidait au rangement...

En quittant Tourcoing, sous un ciel couvert de nuages noirs, elle dit à la Sœur qui l'accompagnait : « *les plus noirs nuages ont toujours leur frange d'or* ».

(A suivre)

Sœur Claire HERRMANN,
Service des Archives

Quelques maximes de Louise de Marillac⁸

Page 355, n° 71

Filles de la Charité, faites réflexion sur le nom que vous portez ! C'est un avertissement continuel de l'obligation particulière que vous avez de travailler à la pratique de cette grande vertu.

Page 357, n° 81

La perfection ne consiste pas dans l'étude chagrine de ce qui se passe en notre esprit, mais dans le courage à servir Dieu et les pauvres, dans la récollection intérieure, parmi les occupations et dans la soumission au bon plaisir de Dieu. Voilà la vraie charité.

Page 360, n° 93

En tant d'occasion que nous avons de souffrir, d'exercer la douceur, la patience, ayons un grand cœur qui ne trouve rien de difficile pour le très saint amour de Dieu.

⁸ Extrait de « Louise de Marillac, veuve de M. Le Gras – sa vie, ses vertus, son esprit »
Tome second- présenté par le Père Fiat - 1886